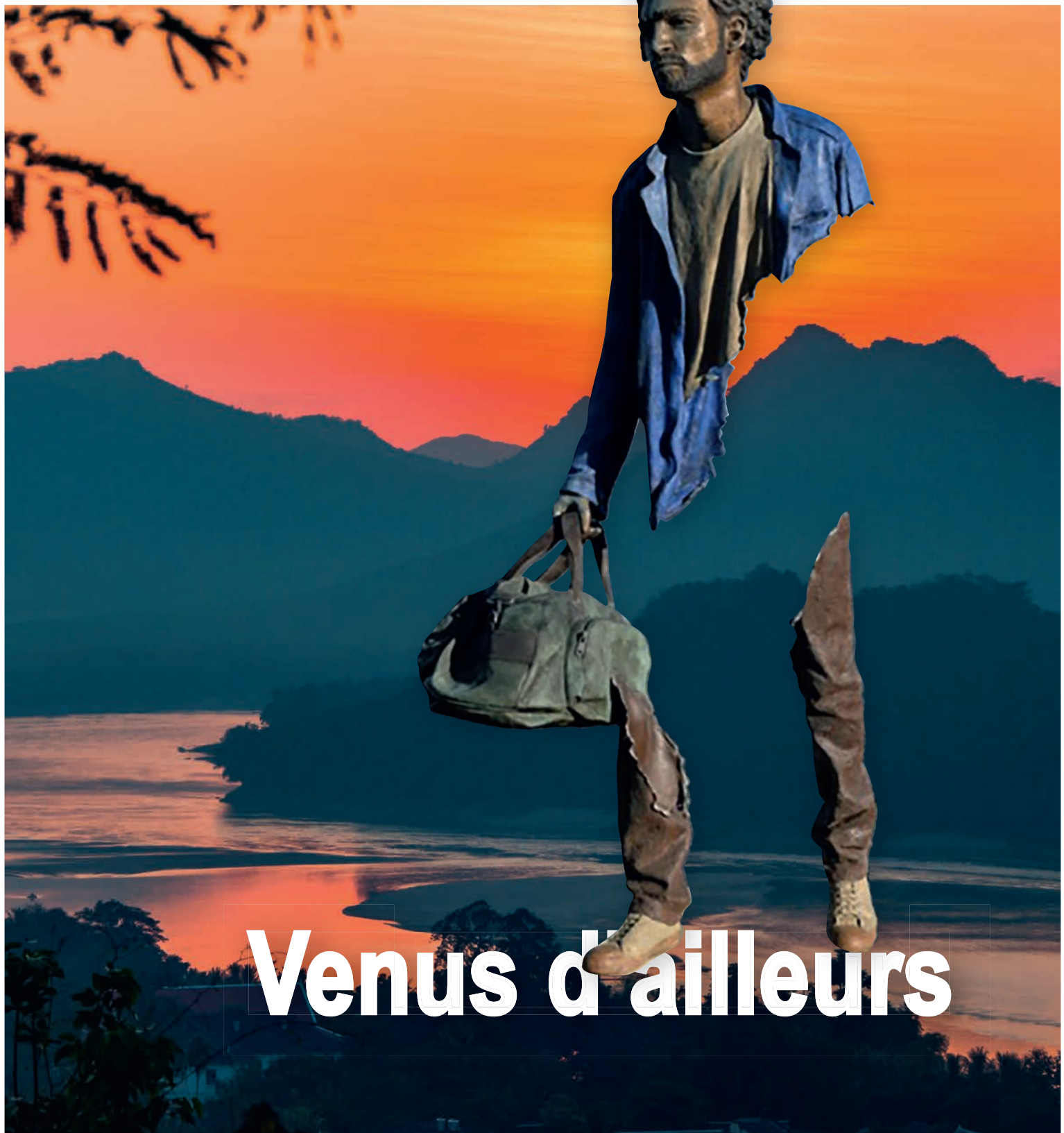


DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA

N°101 ÉTÉ 2023



Venus d'ailleurs



**BOUTIQUE de BIJOUX
en PIERRE NATURELLE
et de MINÉRAUX**

230 ZA Larre Lore • ASCAIN • 06 71 82 10 27 • mineraux@celestine64.fr



*A votre service et
Partenaire des plus beaux
jardins depuis plus de 30
ans!*

**beti zuen
laguntze
ko prest !**

84, ave du 8 mai 1945
64100 Bayonne
05 59 42 24 42
drive.lafitte.net



**SANITAIRE • CLIMATISATION
CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
POMPES À CHALEUR • SOLAIRE**



05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • S'-Pée-sur-Nivelle
www.se-duperou.fr • se.duperou.sanit.chauff@orange.fr



EGUIAZABAL
1923

Cave & Bar à vin

3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
www.eguiazabal.com - **05 59 48 20 10**

Saint Vincent
ENSEMBLE SCOLAIRE



Un établissement à taille humaine

De la maternelle à la 3^e
Filière bilingue basque-français

1, rue de la Libération • 64700 Hendaye
05 59 48 89 00
secretariat@stvincent.eus • www.stvincent.eus

**Gestion des milieux naturels et de la faune
Aquaculture • Aquariologie
Horticulture • Apiculture**



CAP
Secondes
Bac Pro

BTS
Licence Pro

Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
Tél. 05 59 54 10 81 • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
www.lyceesaintchristophe.com



Saint-Pée-sur-Nivelle • Senpere
05 59 54 02 22
hotel-pyrenees@wanadoo.fr

**Quincaillerie • Droguerie
Ménage**

Debibié

36, rue Gambetta
64500 **Saint-Jean-de-Luz**
Tél./Fax : **05 59 26 19 69**



LANDABOURE

POMPES FUNÈBRES 2004 EUSKAL EHORZKETAK

TOUTES COMMUNES 24H / 24 • DOMICILE & FUNÉRARIUM
www.plandaboure.fr • 05 59 26 75 75



LAMERAIN
www.lamerain.com

UNE ÉQUIPE À VOTRE SERVICE

SAINT-JEAN-DE-LUZ
Layatz - RN 10
05 59 51 31 30

HENDAYE
49, bd Général-de-Gaule
05 59 48 25 48

HABITAT SERVICES



Jean-Pierre Elizagoyen
05 59 85 30 72

VITRERIE • MIROITERIE
Tout vitrage à la découpe
Remplacement de casse

MENUISERIE
Menuiserie Alu - Bois - PVC

VOLETS ROULANTS • STORES

840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr



Tous dans la lumière !

Une fois n'est pas coutume, commençons par un poème de Stéphen Moysan, intitulé « Début de l'été » :

« Fatigués du métro,
ils s'entassent sur la plage.
Le chant des sirènes n'attire
que des naufragés.

Une foule allongée en code barre :
le prix des vacances. »

« Denak Argian - Tous dans la lumière » aurait pu aborder l'été et les vacances pour ce numéro estival ; mais non. Ce n'est pas le vacancier qui retiendra l'attention du lecteur, mais plutôt les hommes et les femmes venus d'ailleurs parce que la vie les a conduits chez nous, au Pays basque, pour qu'ils s'y établissent et y trouvent des raisons d'exister.

Autant de vies partagées, d'expériences mises en commun, de compétences rassemblées et de quotidiens convertis vous donneront une certaine joie au cœur à la lecture. Saisissez bien la grâce de ces témoignages, comme autant de fascinants voyages. Peut-être songerez-vous à tel ou tel que vous connaissez aussi et qui pourrait raconter son histoire singulière, en offrande de sa vie... L'échange, sous toutes ses formes, est alors possible. Bel été !

Abbé Lionel Landart



Citation de Jean Tardieu
Palais-Bourbon.

Venus d'ailleurs

« Ils sont venus, ils sont tous là », chantait Charles Aznavour en évoquant les enfants d'une femme mourante se pressant à son chevet dans l'ambiance d'une maison familiale italienne. Ils sont venus, ils sont tous là, les hommes et les femmes de ce Denak Argian - Tous dans la lumière, qui portent avec eux les cultures des pays de l'est, du nord, du sud ou de l'ouest. Bergers revenus du rêve américain, Cubaine de St-Pée/Nivelle, pêcheur basque du sud passé au nord, Hollandais du nord passé au sud, Singapourienne déménageuse, intellectuelle Ukrainienne échappée des bombes ou encore Congolaise devenue Luzienne, Irakien face à l'océan et Marocain Senpertar... Vous lirez leurs histoires mouvementées le long de ces pages et vous suivrez leur parcours de vie, découvrant les tribulations et les incertitudes qui accompagnent toute migration, comme les convictions qui s'ancrent aux cœurs braves de ces déracinés acculturés à nos manières. Bien connus au milieu de nos villages ou plus discrètement présents, migrants des temps bibliques ou au service de l'Église aujourd'hui, ces « venus d'ailleurs » ont la coutume polie de dire qu'ils reçoivent ici autant qu'ils donnent... Mais avons-nous pensé à leur demander leur avis, avant de faire comme on a toujours fait chez nous ?

Abbé Lionel Landart

SOMMAIRE

Dossier : n° 101, Venus d'ailleurs	4 à 19
109 ^e Journée mondiale du migrant et du réfugié - L'abbé Louis le Grelle - L'exil et les racines - Exil à Babylone - Gérard Rittershaus - Jacqueline Robaina-Hernandez - Katherine - Juan Martin Marisco - Piarres Larzabal - Marie-Lily Louzay - Luli Zugarramurdi - Mourad - Philippe Junquas - Olena Honcharova - Bretonnes à Saint-Jean-de-Luz - Ciboure - Koxe Basurco - Samal	
Doyenné	
Fêtes de la Foi	20
Avec la Mission Anuncio - L'abbé Louis-Marie Dupin	21
Patrimoine	
Jean Larregain, évêque, missionnaire basque en Chine	22
Nathalie de Serbie et les fonts baptismaux de Bidart	23

© Photo de couverture : Shutterstock et Sculpture de Bruno Catalano, série « Les Voyageurs » (bronze)

Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • Presbytère • Bourg • 64200 Arcangues

Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducos • marielaureducos@orange.fr

ISSN 2116-6366 • Dépôt légal à parution • Abonnement de soutien à partir de 15 €

Mise en page et régie d'impression : studio d'édition **altergraf** 21, rue Sainte-Catherine • Bayonne • RCS 753 800 515

L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65

109^e Journée mondiale du migrant et du réfugié, 24 septembre 2023

« Libre de choisir d'émigrer ou de rester »

Voici un Extrait du message du pape François, en relation avec le thème de ce numéro de Denak Argian - Tous dans la lumière.

« En cette année jubilaire, vous rentrerez chacun dans votre patrimoine. » (Lévitique 25, 13).

La célébration du jubilé pour le peuple d'Israël représentait un acte de justice collective : chacun pouvait « retourner à sa situation initiale, avec l'annulation de toutes les dettes, la restitution des terres et la possibilité de jouir à nouveau de la liberté propre aux membres du peuple de Dieu » (Catéchèse du

pape, 10 février 2016). À l'approche du Jubilé de 2025, il est bon de se rappeler cet aspect des célébrations jubilaires. Un effort conjoint de chaque pays et de la communauté internationale est nécessaire pour garantir à chacun le droit de ne pas émigrer, c'est-à-dire la possibilité de vivre en paix et dans la dignité sur sa propre terre. Il s'agit d'un droit qui n'a pas encore été codifié, mais qui revêt une importance fondamentale, dont la garantie doit être

comprise comme une coresponsabilité de tous les États à l'égard d'un bien commun qui dépasse les frontières nationales. En effet, les ressources mondiales n'étant pas illimitées, le développement des pays économiquement les plus pauvres dépend de la capacité de partage qui peut être suscitée entre tous les pays. Tant que ce droit ne sera pas garanti – et le chemin est encore long – beaucoup devront encore partir à la recherche d'une vie meilleure.



L'abbé Louis le Grelle

L'abbé Louis le Grelle est prêtre coopérateur dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia - Arcangues, depuis septembre dernier. Venu d'ailleurs, il se présente à vous.

dans le cœur. Je ne suis donc pas attaché à une terre, à l'exception de Castelnaudary, lieu où mes grands-parents maternels sont enterrés. À mon humble avis, il y a un lien entre le pays du cassoulet et celui du gâteau basque : les paysages sont magnifiques, il y fait bon vivre et il y a toujours une occasion de fêter quelque chose. La famille (au sens large) y est importante. Et dans ces deux régions, souvent autour de la table, j'ai vécu de beaux moments qui sont fondateurs pour moi.

ARBONAR

Cela fait maintenant 10 ans que j'habite dans le 64. Et je ne suis jamais resté aussi longtemps dans un même lieu. Après le séminaire à Bayonne, la paroisse à Biarritz et l'année diaconale à Saint-Jean-de-Luz, je suis maintenant Arbonar. J'ai atterri dans l'un des quatre villages de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia - Arcangues.

LA LANGUE BASQUE

Venu d'ailleurs, je dois dire que j'ai été très bien accueilli. Mes rudiments de basque, appris au séminaire, m'ont beaucoup aidé. J'ai mis un point d'honneur à faire tout mon possible pour m'intégrer. Et ce n'est pas toujours facile, car la langue basque est aussi belle que difficile.

Mais j'ai été conquis par la beauté des chants (religieux ou pas !). Un petit exemple : les ob-sèques ! Je n'ai jamais vu des cérémonies aussi chantantes. Les gens sont là, ça chante et l'on fait dire des messes pour les défunts. Quand on entonne le « betiereko zoriona », cela me fait toujours un effet bœuf. Bref, ça a de l'allure !

UNE TERRE D'ADOPTION

Les montagnes, voilà une autre chose de ce pays qui me transporte. J'aime y marcher pour m'évader un peu et recharger les batteries. Je me représente souvent la vie comme un chemin. J'essaye d'y avancer pour suivre Celui qui a dit « Je suis le chemin (bidea), la vérité (egia) et la vie (bizia) ». J'ai donc trouvé au Pays Basque une « terre » pour m'enraciner. J'espère y mourir un jour ! Ça sera toujours une terre d'adoption (je ne serai jamais d'ici), mais je peux dire aujourd'hui, non sans fierté, que c'est un peu ma terre. Ma foi et le fait d'avoir un peu bougé (Lot, Poitou, Normandie puis Pays Basque) me font réaliser que nous ne sommes ici-bas que de passage. Ma véritable patrie, c'est le Ciel. Ce pays sera donc un tremplin pour y arriver... Avec Saint-Michel Garicoïts, j'aime me redire : « Toujours en avant ! Beti aintzina ! »

[Propos recueillis par Lionel Landart]

TU ES D'OÙ ? NUNGOA ZIRA ?

Combien de fois n'ai-je pas entendu ces questions ! La réponse est toujours la même : « Je ne suis pas d'ici ! Ez naiz hemengoa ! ». Et pourtant je me sens très bien au Pays Basque. Mon lien avec ce pays remonte à l'enfance. Ma grand-mère paternelle avait pris l'habitude de réunir tous ses petits-enfants dans un grand gîte à Espelette. La Rhune et la Chambre d'Amour sont donc devenus des lieux mythiques pour les enfants que nous étions. J'y ai beaucoup de souvenirs avec mes cousins. Mais je n'avais jamais imaginé qu'un jour je serais prêtre dans ce joli coin de France.

BAPTISÉ À ROCAMADOUR

Mes racines familiales sont très diverses : un grand-père belge, une grand-mère hollandaise et du sang italien du côté de ma mère. Un sacré mélange ! Tous mes frères et sœurs sont nés dans le Poitou, mais quant à moi, c'est le Lot qui m'a vu naître. Et j'ai été baptisé à Rocamadour. C'est pourquoi je porte le Sud-Ouest

L'exil et les racines

L'EXIL ET LA PSYCHANALYSE

La question de l'exil est au cœur de la psychanalyse. Et en premier lieu, la question de savoir s'il est possible de considérer un espace comme le sien propre. Un espace à partir duquel déterminer l'exil. Car s'il existe un exil objectif dans tout mouvement migratoire, il en est un plus intime, celui qui réside en chacun de nous. Je suis divisée par rapport à mon propre espace, à mon propre environnement. Du fait même du langage, d'abord. Il y a toujours un ratage, une perte. Car la vérité, je ne peux que la mi-dire, l'approcher plus ou moins, mais jamais l'atteindre totalement. Je ne dois me contenter que de mots pour représenter le Réel. Par ma subjectivité, je suis en exil de mon propre espace, c'est ce que nous apprend la psychanalyse.

Des trois blessures narcissiques que la science a infligées à l'humanité (la blessure copernicienne qui a montré que l'homme n'est pas au centre de l'univers ; la blessure darwinienne qui a montré que l'homme n'est pas au centre de la création du vivant ; et la blessure freudienne qui a montré que l'homme n'est même pas le maître de sa propre maison), la troisième sous-entend que l'homme n'est pas chez lui en lui, qu'il est étranger à lui-même du fait de son inconscient. Cet Autre en nous, que l'on ne connaîtra jamais totalement et qui pourtant guide toutes nos décisions et toutes nos aspirations à notre insu. « *La situation d'exil, à commencer par l'exil intime, subjectif, est donc la situation ordinaire, normale, au point d'ailleurs que certains la supportent si mal qu'ils vont s'exiler objectivement, afin de pouvoir affirmer une identité pleine et entière, en transformant cet état d'étranger à soi-même en celui d'étranger au milieu des autres* ».

UNE AUTRE LANGUE

L'exilé aura alors à faire à une langue autre. Mais c'est bien le cas de chacun de nous. Nous connaissons tous

ces ratages, lapsus, jeu de mots, équivoques. En cela « nous sommes tous bilingues », ou polyglottes. Pour l'exilé dans un autre pays, la langue n'étant pas maternelle -et en cela, moins prise dans le maillage de son rapport à la castration - il arrive fréquemment qu'il s'autorise davantage dans cette langue étrangère. Le nœud est un peu plus lâche. Quelque chose échappe et cela offre une respiration.

EXIL ET LITTÉRATURE

D'ailleurs, les incertitudes de l'identité, si présentes pour l'exilé, sont le moteur de la littérature. Il n'y qu'à lire les textes magnifiques d'hommes en exil pour s'en convaincre. Le lyrisme d'Ovide, exilé à Tomis : « *Va, petit livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas, il ne m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père; va, mais sans ornements, comme il convient au fils de l'exilé.* » ; le psaume 137: « *Sur les bords du fleuve Babylone, nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion...* » ; et que dire d'Ulysse d'Homère dont Joyce, d'un récit d'exil, pilier fondateur de notre civilisation, a fait un exil dans la langue, pour se réinventer en tant que sujet, marchant sur le littoral de la folie sans jamais y tomber.

L'exilé devra réinterroger en quoi son nom propre, le Nom du père, est un signifiant pour lui. Il y a l'exil d'être hors de ses frontières, l'exil d'être dans un espace étranger et celui de n'avoir pas de nom. C'est aussi ce qu'évoque A. Camus dans l'Étranger.

Sommes-nous propriétaire d'un sol chez nous et usufruitier en exil, ou bien cet usufruit de circonstance interroge-t-il notre rapport universel à un sol et une terre ? Ici, dans notre Pays basque, cela résonne à nos oreilles, quand nous demandons à quelqu'un qui il est et qu'il nous répond : « Je suis de chez... », en donnant le nom de sa maison. Nos patronymes ont d'ailleurs très souvent pour racine « Etche »... car en vérité, notre terre, notre maison, comme notre nom, nous appartenent bien moins que nous ne leur appartenons. Et c'est en cela aussi que l'exil nous confronte à notre condition.

Et, si l'exil objectif, de fait, demande aux sujets de refonder une identité qui exige d'eux de nombreux détachements, le parcours de chaque Homme est en tout point semblable. Et c'est lorsqu'il accède à cette condition d'exil que l'homme peut tendre vers son désir, sa singularité. Ainsi, nous sommes tous étrangers à nous-mêmes, exilés d'un trou en nous. Cela interroge notre rapport ambivalent aux origines, d'une part, et à notre désir de nous accom-

plir, d'autre part. Plus libre sans doute, fidèle à ses origines, mais fort de ce chemin de déracinement-enracinement. Car pas de liberté sans entrave, pas d'exil sans attachement. C'est une différence éclairante dans notre contemporain qui cherche le salut du côté de la « déconstruction » bien plus que du « apprendre à s'en servir pour pouvoir s'en passer ».

D'un côté, le sujet risque fort de se trouver en suspension, sans repères ni plus rien « *à quoi se tenir pour ne pas glisser* », et ça peut être terriblement angoissant. De l'autre, conscient qu'il est sans doute illusoire de penser s'autodéterminer, nous pouvons espérer cheminer:

Adam et Ève furent chassés du paradis terrestre. Ève enfanta de Caïn, qui devint fermier ; puis d'Abel, qui devint berger. Ayant accompli des sacrifices à leur Dieu, ce dernier préféra celui d'Abel et refusa celui de Caïn, sans que l'on ne connaisse les raisons de ce choix. L'aîné, jaloux de n'avoir pas été choisi, assassina son frère. C'est le premier meurtre. Dieu le condamna alors à une vie d'errance. Mais cette sentence est-elle une punition ou une épreuve ?

Je me suis longtemps demandée quel sens donner à cette parabole. Puis, je suis partie plusieurs années, loin de mes chères montagnes. Ce fut difficile et exaltant tout à la fois. Un jour, un sens m'a semblé évident. En préférant Abel à Caïn, le berger au cultivateur, Dieu n'a-t-il pas fait un choix, le choix du mouvement à celui de l'immobilité ? Le choix de l'être à celui de l'avoir ? Le choix du ruisseau à celui de l'arbre ? Le choix enfin de l'exil à celui des racines de la Terre.

Il aura fallu tuer le frère, être condamné à l'errance, puis choisir l'exil sur la terre de Nod, pour fonder la civilisation. Comment ne pas voir là l'acte fondateur de toute subjectivité ; le chemin par lequel ne peut qu'advenir le Sujet.

C'est l'espoir d'une mère à son fils sur le départ, dans le magnifique film de Radu Mihaileanu, tout aussi beau à voir qu'émouvant à entendre : « Pars, vis et deviens ! »

[Propos recueillis par
Christine Delgado-Harang]

Exil à Babylone et accès aux origines

L'archéologue Austen Henry Layard découvre en 1845 en Irak, les vestiges de Ninive, capitale assyrienne de Sennachérib, et y fait une découverte majeure : la grande bibliothèque réunie par Assurbanipal, le plus érudit des rois assyriens, au VII^e siècle av. J.-C. ; au total, quelques 24 000 tablettes en écriture cunéiforme sont retrouvées, qui seront déchiffrées par l'assyriologue George Smith, en 1872.

PROXIMITÉ DES RÉCITS DES ORIGINES

C'est ainsi que l'on apprend que lors des fêtes du Nouvel An au VIII^e siècle avant J.-C., au temple de Babylone, l'on proclamait devant le peuple, en se servant de ces tablettes cunéiformes, l'Enuma Elish, le récit fondateur des origines. L'on entendait alors prononcer ces mots : « Ta décision, Seigneur, est égale à celle des dieux, ordonne et que cela soit ! » (Tablette IV, 21-22). Voilà des paroles proches de celles que la Bible contient dans son récit des origines : « Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. » (Gn 1, 3). Autre proximité saisissante : « Que de toi la parole soit inaltérable ! Que ton verbe soit éternel ! » (Tablette III, 48), qui n'est pas sans nous rappeler le « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu [...] Par lui, tout a été fait. » (Jn 1, 1-3). Et que penser alors de la tablette sur laquelle on pouvait lire : « Mais EA, le seigneur de l'Eau sous la terre, [...] m'ordonna de construire un bateau et me prévint que le Déluge durerait sept jours. [...] Je portais dans le bateau tout l'or et l'argent que je possédais, je fis monter toute ma famille et mes parents, toutes les bêtes domestiques et les animaux de la plaine. [...] Les tempêtes du Déluge soufflèrent pendant six jours et sept nuits. [Puis] la mer se calma. [...] Au loin, vers l'horizon, j'aperçus une bande de terre. Le bateau accosta au pied du mont Nisir. » ? Cela ne vous rappelle-t-il pas l'histoire de Noé et de son arche lors du Déluge, toujours dans le livre de la Genèse ? Comment cela peut-il s'expliquer ?

LES JUIFS À BABYLONE

1500 ans avant les découvertes de ces savants anglais, au VI^e siècle avant J.-C., les habitants de la région de Judée ont été forcés de quitter leur contrée et leur ville royale, Jérusalem, pour être déportés à Babylone, en Chaldée, sur ordre du roi Nabuchodonosor. De mémoire de juifs, l'Exil à Babylone reste un des événements les plus marquants de l'histoire d'Israël. Trois départs vers Babylone sont datés en 597, 587, et 582 avant J.-C., et un

retour à Jérusalem est possible, grâce à Cyrus, qui redonne leur liberté aux peuples soumis à l'autorité babylonienne, en 538 avant J.-C. On pense que si 40 000 personnes partirent, seulement 10 000 revinrent.

Qui part en exil ? L'élite religieuse, politique, économique, ainsi que les ouvriers qualifiés du fer (pour la fabrication d'armes). Agriculteurs et bergers, petits commerçants et gens pauvres restent sur place. Arrivés sur place, les exilés sont traités en fonction de leur rang, et les princes sont logés au palais du roi. Parmi eux, les cerveaux de la jeune génération, dont Daniel, futur prophète, et ses compagnons Ananias, Misaël et Azarias, manifesteront leur attachement au Dieu d'Israël alors que l'on veut les forcer au culte des idoles locales (Daniel 3, 8-30)... C'étaient « de jeunes garçons sans défaut corporel, beaux de figure, doués de sagesse, d'intelligence et d'instruction, capables de servir dans le palais du roi, et à qui l'on enseignerait les lettres et la langue des Chaldéens » (Daniel 1, 4).

NOSTALGIE ET INTÉGRATION

Si certains ont la nostalgie de Jérusalem, de son eau fraîche et de son Temple désormais détruit, d'autres sont parfaitement intégrés à Babylone. Ils sont en cela confortés par la parole divine : « Ainsi parle l'Éternel, Dieu d'Israël, à tous les exilés que j'ai déportés de Jérusalem à Babylone : Bâissez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits. Épousez des femmes et mettez au monde fils et filles, donnez des femmes à vos fils, des maris à vos filles afin qu'elles aient des enfants. Multipliez-vous là-bas et ne diminuez pas en nombre. Travaillez à la prospérité de la ville où je vous ai relégués, et implorez Dieu en sa faveur ; car sa prospérité est le gage de la vôtre. » (Jérémie 29, 4-6).

rusalem à Babylone : Bâissez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits. Épousez des femmes et mettez au monde fils et filles, donnez des femmes à vos fils, des maris à vos filles afin qu'elles aient des enfants. Multipliez-vous là-bas et ne diminuez pas en nombre. Travaillez à la prospérité de la ville où je vous ai relégués, et implorez Dieu en sa faveur ; car sa prospérité est le gage de la vôtre. » (Jérémie 29, 4-6).

D'ENUMA ELISH À LA GENÈSE

L'intégration des Judéens est telle qu'ils s'inspirent des récits fondateurs de l'Enuma Elish des Babyloniens pour donner naissance au livre des origines de la Bible : la Genèse. L'on peut parler d'une source babylonienne nourrissant le fleuve biblique pour la gloire de Marduk, le dieu des Babyloniens, et celle de Yahvé, celui des israélites. Les deux sont créateurs de l'univers et des hommes, selon des scénarii différents, dans lesquels on retrouve des éléments bien connus : la création et le déluge. Le premier a disparu des radars et le second est le Dieu de millions de croyants monothéistes de par le monde aujourd'hui. Si l'Exil à Babylone a privé concrètement pendant 70 ans les juifs de leur terre, il leur a permis de se trouver spirituellement une origine historique dans le ciel, ainsi qu'à nous ! [Abbé Lionel Landart]



Gérard Rittershaus « maison du chevalier » naît à Amsterdam, aux Pays-Bas, en 1946. Quatre ans plus tard, ses parents prennent la route de la paisible et jolie ville de Bad Godesberg (RFA), dans la vallée du Rhin, dominée par le château de Godesburg datant de 720, où règne une atmosphère de village. Alors que son père, ingénieur, s'investit dans la fourniture d'équipements néerlandais, destinés aux fabricants de pain et de biscottes, Gérard grandit dans une maison proche de l'Ambassade de France. Les beautés de la vallée du Rhin, ses bons vins et ses châteaux n'empêchent pas la famille de souffrir de la moiteur et de la lourdeur du climat humide en été... C'est alors Krefeld qui voit arriver les Rittershaus, où le chef de famille apprécie la proximité avec ses clients.

Krefeld « champ du corbeau » avait été la capitale allemande de la soie, grâce à son industrie du tissage héritée de soyeux Lyonnais huguenots émigrés lors des guerres de religion. Une image revient à la mémoire de Gérard : Cologne, une ville dévastée par les bombardements de la guerre, d'où seule émerge la haute silhouette de la cathédrale dont la voûte fut également détruite et reconstruite en 1950.

Après ses études à Krefeld, Gérard trouve un travail dans la société Probat : équipementier pour torréfacteurs de café. Il y demeurera quatre ans. Dans cette ville située à la frontière des Pays-Bas, la douane contrôle le bateau navigant dans les deux sens entre Rotterdam et la Ruhr. Au bureau, il rencontre Christiane, venue de France pour des échanges au titre de la chambre économique de Paris. D'abord simples collègues de travail, ils finiront par convoler en justes noces. Plus tard, installée à Harnes (62) où une usine vient d'être confiée à Gérard, la famille s'agrandit et les enfants seront scolarisés dans une école Montessori de Roubaix. Christiane, qui rêvait de rester en Allemagne, se console peut-être en contemplant le grand arbre du jardin... Travaillant entre l'Allemagne et la France, la carrière de Gérard les mène en Alsace. Il se souvient avec émotion d'une visite de toute la famille française venue suivre une éclipse sur une colline de 300 m, avec les oiseaux qui se taisent dès qu'ils sont



Gérard, des Pays-Bas au Pays basque

plongés dans l'ombre de l'astre... En Alsace, la cuisine et la charcuterie doivent leur richesse et leur générosité aux heureux porcs de l'éleveur Schweitzer, toujours actif. Là-bas, on disait que Paris est l'intérieur, et eux se considéraient comme sur une bordure...

Ascain, à proximité du manoir d'Ascoubia, sera le lieu de vacances de la famille Rittershaus qui s'installe pour l'été dans la petite maison du jardin des Viraut, propriétaires d'Izarra. Ils y reviendront pendant dix ans... Tour du Pays basque à vélo, virées en Espagne, océan, randonnées le long du littoral les amèneront à choisir, à l'heure de la retraite, de se poser ici. Une maison du quartier de Chapelet aura la préférence de leur fils aîné, car son jardin possède deux pêchers, un figuier, un prunus et d'autres arbres fruitiers... Gérard retrouve ses manches : travaux dans la maison, chantier et rénovations diverses occupent ses journées. Le dimanche, ils pratiquent à Ste Thérèse puis à St-Martin de Biarritz, où Véronique Soulé-Cocoynacq dirige la chorale Kantariak avec entrain. Lors d'une messe à Arcangues, Gérard est abordé par Éveline, une paroissienne qui l'invite à faire la lecture. Les Rittershaus seront

adoptés et Christiane animera à son tour les messes de l'église Saint-Jean-Baptiste jusqu'à son décès en 2019. Gérard poursuit ses activités dans la paroisse, participant à divers bricolages ou s'investissant pour le blog.

Ouvrant son cœur, Gérard avoue que les Pays-Bas sont loin, du fait de la différence de culture, de la distance et du mode de vie, mais les chrétiens sont partout chez eux dans le monde, ce qui fait qu'on se sent bien ici aussi, au Pays Basque. « On y est comme au paradis ! », s'exclame-t-il. Il ne s'ennuie jamais, apprécie cette culture qui donne toute leur place aux chants, aux danses et aux sports, comme ceux de la force basque qui sont une allégorie des travaux de la ferme. Et puis, ces maisons blanches aux colombages peints en rouge, même chez les gens moins riches, ça donne un air de fête ! Juste une remarque : les Basques n'invitent pas trop chez eux, à la maison, sauf pendant les nombreuses fêtes traditionnelles ou spontanées qui permettent de se retrouver après les randonnées, etc.

[Propos recueillis par **Lionel Landart**]

URRUN JOAITEN AHAL GIRA...

Hasiz lehenetik
Gogoeta eta izerdi
Udaberria...
Eta 100. zenbakia.
Ez da hortan fini!
Ondotik uda, 101. agerkaria
Denak Argian

Gaur berriz abia
Orrialde berria, xuria,
Dago zabal idekia
Urrun joaiteko nahia
Denak Argian

Kreazioaren begirale
Bakearen eragile
Maitasunaren bidegile
Fedearen bilatzaile
Denak Argian

Bakotxaren urratsa
Behar beharrezkoa
Planetaren geroa
Elkartasunezkoa
Denak Argian

Urrun joaiten ahal gira
Jendartean hurbil biziz
Bertzearekin ibiliz
Denak Argian

[**Graxi Solorzano**]

De Cuba au Pays Basque... quand la pelote rebondit d'un continent à un autre !

Les Championnats du monde de pelote basque, organisés tous les quatre ans par la Fédération internationale, sacrent les meilleurs spécialistes mondiaux de pelote. Entre le 15 et le 25 septembre 1994, la France accueillait les championnats du monde de pelote basque pour la 3e fois depuis 1952. C'est à cette occasion que la jeune Jacqueline Robaina-Hernandez, connue aujourd'hui à Saint-Pée-sur-Nivelle sous le nom de Jacqueline Lagrenade, quitte pour la première fois Cuba et découvre le Pays Basque...

Jacqueline Lagrenade, racontez-nous cette expérience...

J'ai vécu une enfance très heureuse à Cuba, avec mon frère et ma sœur. Même si le quotidien n'était pas toujours facile, j'ai eu la chance d'intégrer une section « sport-étude » car, à ce moment-là, à la suite de la révolution cubaine, il était bien vu de devenir sportif de haut niveau au même titre que médecin, musicien ou encore ingénieur... On appelait ça « logros del comunismo », autrement dit « réussites du communisme ».

Je deviens pelotari à l'âge de 15 ans, intègre l'équipe nationale dès 1992 et viens au Pays Basque pour représenter Cuba, mon pays, pour les épreuves de baline et frontenis, aux mondiaux de pelote en 1994, qui se sont déroulés entre Saint-Jean-de-Luz, Ascain, Hendaye et Saint-Pée-sur-Nivelle.

J'ai fêté mes 19 ans en septembre 1994 à Saint-Pée, fait la connaissance d'un villageois qui va devenir le père de mes enfants et que je vais venir rejoindre deux ans plus tard, en 1996.

Vous avez certainement rencontré des difficultés pour vous adapter à ce changement de pays et de vie, non ?

Je ne parlais pas un mot de français, mais j'ai eu la chance d'entrer dans une famille d'enseignants qui a su m'intégrer très rapidement et m'a appris le français. Tout en apprenant la langue, j'ai dû étudier le code de la route, passer le permis pour éviter d'être isolée... un vrai défi que j'ai réussi à surmonter en l'espace de 6 mois seulement.

J'ai découvert la vie dans un village, qui était alors un village moyen du Pays Basque, je me suis assez vite intégrée dans l'association des parents d'élèves de l'école de mes enfants. Même si l'on dit du basque qu'il peut parfois être « dur », je peux affirmer qu'il est très accueillant.

Les premières années après mon arrivée, j'ai entraîné l'équipe féminine de pelote de Mouguerre mais j'ai très vite abandonné le sport de haut niveau pour me consacrer à ma famille. Ayant une formation d'éducatrice sportive, j'ai commencé à travailler dans l'animation auprès des enfants et j'ai intégré le service enfance-jeunesse de la ville de Saint-Pée-sur-Nivelle, dans lequel j'occupe, depuis plusieurs années déjà, en tant qu'ATSEM à l'école du Bourg.

Et si on parlait de religion... ?

La religion, c'était l'inconnu pour moi avant de venir au Pays Basque. À Cuba, c'était très compliqué... avant 1994, les églises fermaient, on voyait des personnes dedans mais c'était secret, mystérieux... des légendes étaient racontées aux enfants... ma grand-mère et ma mère croyaient en Dieu, en la Vierge de la « Caridad del Cobre », mais c'était tabou, on n'en parlait pas, jusqu'à la première visite du Pape Jean Paul II, le 22 janvier 1998. Même si j'avais mes propres croyances, c'est en arrivant à Saint-Pée que j'ai découvert la religion... ma belle-mère me disait qu'il ne fallait pas avoir peur d'aller à l'église, mon beau père jouait de l'orgue... c'est devenu un plaisir pour moi d'aller à la messe, en particulier lorsqu'elle est chantée en basque, cela m'apporte beaucoup de paix. J'ai été baptisée, catéchisée, j'ai dé-



Jacqueline, près de 30 ans plus tard, revêt la veste de l'équipe nationale de Cuba pour nous recevoir.

couvert que les gens qui allaient à la messe n'étaient pas « mauvais » comme on le disait à Cuba.

Des regrets d'avoir quitté Cuba, votre pays natal ?

Aucun ! Même si j'ai eu une enfance et une adolescence heureuses, je n'oublie pas les difficultés que nous avons, qui ne ressemblent en rien à la vie que j'ai vécue au Pays Basque. Les témoignages du quotidien vécu par les membres de ma famille qui sont restés à Cuba, comme le rationnement de la nourriture, le manque de médicaments pour se soigner, me rappellent la chance que j'ai et que nous avons de vivre ici, au Pays Basque. Je n'oublie pas que la majorité des Cubains ne peut arriver à vivre dignement de son salaire sans l'aide de certains membres de leur famille expatriés.

Merci Jacqueline de nous avoir reçus, et bonne chance à vous ! Ne changez rien, gardez votre joie de vivre et votre gaieté qui font du bien aux personnes que vous croisez !

[Propos recueillis par **Paxkal Irubetagoiena**]

Euskal Pilota Nazioarteko Federazioak lau urtetarik antolatzen dituen Munduko Euskal Pilota Txapelketek munduko pilotari hoberenak ezagutarazten dituzte. 1994ko irailaren 15etik 25era, Frantziak Munduko Euskal Pilota Txapelketa antolatu zuen hirugarren aldikotz 1952az geroz. Karia horretara, Jacqueline Robaina-Hernandez gazteak, Jacqueline Lagrenade izenarekin gaur egun Senperen ezagutzen dugunak, Kuba utzi eta Euskal Herria ezagutu du...

Jacqueline Lagrenade,
konda ezazu esperientzia hau...

Haurtasuna zoriontsua bizitu dut Kuban nere haurrideekin.

Eguneroko bizia ez bazen errea ere, « sport-étude » kirol ikasketak egiteko suertea izan nuen, jakin behar baita orduan, Kubako iraultzaren ondorioz, ongi ikusia zela goi-mailako kirolari bilakatzea, mediku, musikari edo ingeniari bezain bat. Horri « logros del comunismo », « komunismoaren ohorea » deitzen zitzaion erran nahi baita komunismoaren ardiestea bezala, arrakasta bat nonbait han. 15 urtetan, pilotan hasten naiz, 1992an Kubako taldean sartzen eta Euskal Herrira etorri, Kuba, nere herria ordezkatzeko, pala ancha eta frontenis sailetan, 1994an munduko pilota txapelketa kari, Donibane Lohizune, Hendaia, Azkaine eta Senpere artean iraganen dena. Nere 19. urteak 1994ko irailean Senpere ospatuko ditut, nere semeen aita bilakatuko den herritar baten ezagutzak eginen eta bi urte berantago honegana berriz etorriko alde bat 1996an.

Seguraski, arazoak izan dituzu herri eta bizi berri horri egokitzeko, ez?

Ez nuen frantsesez hitzik erraten, baina izigarri fite integratzeko eta frantsesa erakutsi ninduen irakasle-familia batean sartzeko suertea izan nuen.

Hizkuntza ikasten ari nintzen bitartean, errepidearen kodea aztertu behar izan nuen eta bakarrik ez gelditzeko gidatzeko permisa pasatu behar izan nuen... zinezko balentria izan zen neretzat, 6 hilabete barne pasatu nuelakotz. Herri batean bizitzea zer zen ikasi nuen, garai hartan Senpere, Euskal Herriko herri ertaina zelarik, eta nere semeen eskolako ikasleen gurasoen elkartean sartu nintzen berehala.

Batzuetan erraten da euskaldunarentzat « gogorra » izaten ahal dela, bainan nik erraten ahal dut euskaldunak jendetasuna baduela.

Lehen urteetan, Mugerreko emazte pilota-taldea entrenatu nuen, baina aski fite goi-mailako kirola utzi nuen eta nere familiak arduratu.

Kirol-hezitzaile formakuntza segiturik, haurren arteko animazioan hasi nintzen lanean, eta Senpere hiriko haur-zerbitzuan sartu nintzen eta orai badu zenbait urte, ama eskolako laguntzaile gisa ari naizela herriko eskolan.

Erlixioea aipatzen baginu...?

Erlixioea ezezaguna zen neretzat Euskal Herrira etorri aintzin. Kuban, izigarri konplikatu zen... 1994 baino lehen, elizak hesten zituzten, barnean presunak ikusten ziren, baina sekretua zen, misteriozua... Guri hurrei istorioak kondatzen zizkiguten... nere amatxik eta nere amak Jainkoaren baitan sinesten zuten, « Kobrearen Karitateko » Ama Birjina baitan ere, baina gordea zen, ez zen

horretaz mintzatzen, Jean Paul II Aita Saindua 1998ko urtarrilaren 22an lehen aldikotz Kubara etorri arte.

Gisa batez nere sinesteak banintuen ere bainan Senperera heltzean ezagutu nuen egiazki zer zen erlixioea... Amaginarrebak erraten zautan ez nuela elizara joateko beldurrik izan behar, nire aitagarreba organoa jotzen aritzen zen... Neretzat plazer bat bilakatu da mezara joatea, bereziki euskaraz kantatzen denean, bakea ekartzen daut. Hemen bataiatua izan naiz, katexima segitu dut, eta ohartu naiz mezara joaten ziren presunak ez zirela «txarrak», Kuban erraten zen bezala.

Urrikirk baduzu Kuba, zure sortherria utzirik ?

Batere ez! Haurtasun eta gaztetasun zoriontsuak izan balin baditut ere, ez ditut ahanzten haurren genituen zailtasunak, Euskal Herrian bizi izan dudana biziarekin deusik ikustekorik ez dutenak.

Kuban egon diren nere familiako kideek bizitzen duten eguneroko biziaren lekukotasunek, hala nola janaria arrazionalizatzea, sendatzeko erremediorik ez izatea, Euskal Herrian hemen bizitzeko dudana suertea orotarazten dautate. Ez dut ahazten kubatar gehienak ez direla normalki bizitzen ahal beren hilabete sariarekin bakarrik, erbesteratutako familiako kide batzuen laguntzarik gabe.

Esker mila, Jacqueline, gu errezibiturik, eta suerte on zuri. Ez deusik alda, zure bizipoza eta alaitasuna atxik gurutzatzen dituzun pertsonen on egiten diotelako, dudarik gabe !

[Paxkal Irubetagoienak bildurikako hitzak]



Kubatik Euskal Herrira... pilotak kontinente batetarik bertzera punpa egiten duelarik !

De la vallée du Baztan au Labourd en passant par la Californie : berger un jour, berger toujours !

Vous le savez, cher lecteur et chère lectrice, le Pays Basque est composé de sept provinces historiques situées de part et d'autre des Pyrénées, trois au nord : le Labourd, la Basse Navarre, la Soule et quatre au sud : la Navarre, l'Alava, la Biscaye et le Guipuzcoa. Pourtant, certains se plaisent à dire qu'il en existe une huitième : celle de la diaspora basque.

On estime à 4 500 000 les personnes d'ascendance basque en ligne directe qui vivent aujourd'hui aux quatre coins du monde. Parmi elles, beaucoup ont émigré vers la côte ouest des États-Unis. L'une des raisons majeures de leur émigration tenait au droit d'aînesse qui était en vigueur dans les familles basques. Tout l'héritage revenant aux aînés, les cadets étaient souvent poussés à émigrer.

Même si on a tendance à garder en tête des exemples de membres de nos familles ou connaissances ayant accompli le fameux « American dream » ou « rêve américain », il faut savoir que pour bon nombre d'entre eux, l'adaptation n'a pas été une mince affaire et le rêve s'est transformé en cauchemar.

C'est ce témoignage qu'a accepté de nous donner Juan Martin Marisco, ce Senpertia de 76 ans ayant traversé le monde à plusieurs reprises.

Juan Martin, parlez-nous de votre enfance...

Je suis né à Erratzu dans le Baztan, dans la vallée d'Urritzarte... Beaucoup connaissent le village abandonné... Eh bien, pour vous situer, nous vivions dans l'autre versant. Dix-neuf familles habitaient dans cette vallée à l'époque, aujourd'hui il n'y en a plus qu'une.

Pour descendre au village, il nous fallait marcher deux heures... Autant vous dire, que je n'ai jamais mis les pieds à l'école. Nous avons vécu dans la misère, avec mes parents et mes huit frères et sœurs. Nous avions quatre vaches et environ deux cent cinquante brebis. Nous allions de temps en temps au village avec un âne pour ramener des provisions, mais c'était très rare. Nous mangions beaucoup de truites que nous pêchions dans la rivière, très souvent à la main. En période hivernale, nous allions passer quatre mois à Hasparren.



Comment avez-vous décidé d'aller aux États-Unis ?

Comme je vous l'ai dit, nous étions une fratrie de neuf, et il n'y avait besoin que d'un seul enfant pour reprendre la ferme... les autres devaient partir... et un de mes frères était déjà là-bas. A cette époque-là, dans les années 1960/1965, beaucoup de jeunes allaient aux États-Unis.

J'avais appris, par le biais d'un ami qui était parti avant moi à Sacramento, que son patron cherchait un gars pour garder un troupeau de brebis. C'était dans mes cordes... Je lui avais demandé son adresse, lui avais écrit et, au bout de quelques temps, il me répondit qu'il acceptait de m'embaucher. J'avais alors dix-neuf ans.

Ce fut assez simple finalement, non... ?

Simple ? Non pas du tout, rien n'a été simple ! Les premières difficultés apparurent. Je dus d'abord aller à Bilbao pour remplir des papiers. Je ne parlais pas un mot d'espagnol. Puis de Bilbao, il m'a fallu prendre un train, un vieux train, pour aller jusqu'à Madrid. Je ne parlais que le basque, j'avais du mal à me faire

comprendre. De Madrid, j'ai pris l'avion direction de New York, pour en prendre ensuite un autre à destination de Sacramento. Malheureusement ce dernier était déjà parti, je ne me souviens plus si c'est parce que nous étions en retard ou si c'était lui qui était parti plus tôt ; toujours est-il, que je me retrouve perdu à l'aéroport de New York sans parler, pour le coup, un traître mot d'anglais. C'était quand même assez embêtant.

Et voilà qu'une charmante jeune fille s'approche de moi pour m'apporter son aide... partout il y a de bonnes personnes pour vous aider... elle s'adresse à moi en espagnol et s'aperçoit rapidement que je suis basque et commence à me parler en euskara... extraordinaire ! C'était une basque/américaine née aux États-Unis de parents biscayens.

Elle me conseilla de prendre un avion pour aller à San Francisco pour, ensuite, transiter vers Sacramento. Ce que je fis. Arrivé à San Francisco, rebelote, l'avion à destination de Sacramento était parti... Je fis alors la connaissance d'une autre basquaise qui m'annonça que je devrais attendre jusqu'au lendemain matin six heures... Je lui répondis que j'allais attendre, n'ayant, de toute manière, pas le choix... Au détour d'une conversation, elle me demanda si je connaissais quelqu'un là-bas. Je lui rétorquais que, justement, mon frère était à San Francisco mais que je ne savais pas où. Je lui donnais son adresse que j'avais notée sur un bout de papier. Au bout d'une heure environ, elle revint vers moi pour me dire qu'elle s'était rendue à l'adresse que je lui avais donnée, avait rencontré ma belle-sœur et que cette dernière m'attendait. Elle me fit monter dans un taxi et je pus ainsi passer trois jours chez mon frère et ma belle-sœur avant d'arriver à Sacramento en Californie et découvrir la nouvelle vie qui m'y attendait.

Parlez-nous en justement**de cette nouvelle vie, Juan Martin...**

Ouf, il n'y a pas grand-chose à dire... à part la solitude ! J'étais à la montagne, au milieu de champs à perte de vue, seul, avec deux chiens, un troupeau de mille six cents brebis. Je vivais dans une vieille caravane, mangeais des boîtes de conserve, car on ne pouvait garder aucun aliment tant la chaleur était insoutenable l'été et le froid glacial en hiver.

Combien de temps êtes-vous resté là-bas ?

J'ai tenu trois ans dans ces conditions.

Je suis revenu dans le Baztan pour me marier, puis nous sommes retournés à San Francisco avec mon épouse durant quatre ans. J'ai travaillé alors comme jardinier... nos deux aînés sont nés là-bas...

Vous avez décidé de revenir au pays ?

Oui, nous sommes revenus au Pays Basque en 1974, d'abord à Bayonne où j'ai travaillé dans une fonderie puis, assez vite, nous nous sommes établis à Saint-Pée-sur-Nivelle où nous avons agrandi notre famille avec la naissance de notre plus jeune fille. J'ai travaillé comme menuisier/charpentier avec Matxin Irabola pendant 9 ans ; nous avons d'ailleurs rénové le toit de l'Église de Saint-Pée à ce moment-là, puis je suis revenu à mon premier métier, celui de berger, en m'installant définitivement à Barben Borda, où je vis depuis 36 ans et garde mon troupeau entre les hauteurs de Saint-Pée et celles de Goramendi.

Merci, Juan Martin pour ce joli témoignage, nous vous souhaitons une retraite paisible et bien méritée.

[Propos recueillis par **Paxkal Irubetagoiena**]

L'extrait page 12 de la pièce de théâtre Hiru Ziren écrite en basque par Piarres Larzabal en 1957 met en exergue, dans le long monologue du personnage de Pantxo, les difficultés rencontrées par les bergers basques des Amériques et causées par cette solitude dont nous a parlé Juan Martin Marisco de manière brève et pudique.

Piarres Larzabalek 1957an idaztitako Hiru Ziren antzerkiaren zati hunek argitarat ematen ditu, Pantxo pertsonaiaren bakarriketaren bidez, Ameriketako euskal artzainei bakardadeak ekartzen zituen zailtasunak Juan Martin Mariscok laburki eta onestki aipatu dauzkigun bezala.

Baztanetik Lapurdira, Kalifornian barna : artzaina beti artzain !

Badakizu, irakurle maitea, Euskal Herria, Pirinioen bi aldeetan diren zazpi probintzi historikoek osatzen dutela, hiru iparraldean: Lapurdi, Baxe-Nafarroa, Xiberua eta lau hegoaldean: Nafarroa, Araba, Bizkaia eta Gipuzkoa.

Baina batzuei zortzigarren bat badela erratea gustatzen zaie: euskal diasporarena.

Euskal jatorria duten 4.500.000 pertsona mundu osoan bizi omen da. Horietarik aintz Estatu Batuetako mendebaldeko kostaldera joan ziren. Beren emigrazioaren arrazoi nagusietako bat euskal familietan orduan indarrean zen premutasuna baizik ez da. Zaharrenari utzia zitzaizkon ontasun guziak eta, frangotan, gazteenek emigratu behar zuten. Nahiz eta gure familietako adibideak gogoan ditugun baita «American dream» edo «amets amerikarra» bete duten ezagutzak kontuan hartzeko usaia dugun, jakin behar da haietariko ainitzentzat egokitzapena ez dela hain errexia izan eta ametsa amesgaizto bilakatu dela. Hortaz mintzatzea onartu du Juan Martin Mariscok, 76 urteko Senpenter honek bere lekukotasuna guri emanez, mundua behin baino gehiagotan zeharkatu baitu.

Nor zaitugu Juan Martin ?

Ni Erratzukoa naiz, bainan mendikoa, Urritzartekoa, badakizue nun den Aritzakun... hain ezaguna den abandonatutako delako herrixka hura... alde hartan, mendiaren bertzaldean bizi ginen. Denboran hemeretzi familia baziren han, orai bakar bat baizik ez da gelditzen. Herrira jausteko bi oren behar ziren kurritu. Miserian bizituak gira, miserian... 4 behi bagenituen, 250 ardi. Neguko Hazparnera gaten ginen 4 hilabeten pasatzera. Gasnak egiten genituen, erdiak saltzeko eta bertze erdia etxeko. Amuarrair arantzan aritzen ginen, eskuz arrant-

zaten ginuen. Astoarekin gaten ginen herrira noiztenka, astoarekin bi oren eterdi ematen genituen. Astoa kargatu ogia eta arnoarekin eta berritz bi oren eterdiren bidea etxeratekoan.

Nola deliberatu zinuen Ameriketara joatea ?

Bederatzi haurride baginen eta badakizu, azkenean, bat aski zen etxeko eta bertzeek behar ginuen handik partitu. Anai bat gana zen orduko. Gazte frango gaten zen orduan.

Lagun bat nuela medio jakindu nuen nagusi bat langile baten mian ibilki zela, orduan izkiriatu nion eta harek onartu. Hemeretzi urte nituen.

Frango errexia izan zen orduan ?

Errexia ? Ez, ez zen batere errexia izan !

Paperak egiteko Bilbora gan nintzen, handik trein zahar bat harturik Madrilera gan nintzen. Euskara baizik ez nuen ematen, ez zen beraz errex nere burua konpreniaraztea.

Madritelik New Yorkera gan nintzen hegazkinnez. Han bertze hegazkin bat hartu beharra nuen Sacramentora gateko bainan hutsegini nuen. Ez dakit gu berantegi arribatu ginen ala hura goizegi abiatu... ez dakit... bainan... beti izaten dire laguntzaile onak... heldu zait neska xarmant bat... galdegiten daud espainola ematen nuen... nik ezezt... suerteak eman eta neska hura, euskalduna zen... ameriketan sortua zen bainan aitamak bizkaitarrak zituen. Hartu nuen San Franciscora gateko hegazkina, han jautsi eta Sacramentora gateko hartu behar nuen hegazkina, hura ere partitua... han ere bertze neska euskaldun bat atseman nuen... harek han behar nuela egon biharamun goizeko 6ak arte... Nik baietz, egonen nintzela, ez nuen hauturik edozoin gisaz. Galdegin zautan ea ez nuen eza-gunik han. Nik baietz, anaia banuela han bainan nun xuxen ez nakiela.

Anaiaren helbidea emanik etorri zitzaitan oren

baten buruan erranez izana zela haren etxean, nere koinata ikusia zuela eta hura nere goaitan zela, gateko segidan. Taxi batean sarrarazi ninduen eta anaiaren etxera igorri ninduen eta han pasatu nintuen 3 egun Kaliforniako Sacramentora gan aintzinean... nere bizi berria hasi aintzinean.

Aipa ezazu preseski, bizi berri hori....

Puff... ez da gauza handirik kondatzeko... bakartasuna ! Mendian nintzen, sorroak ikus ahala, bakar bakarrik, karaban zahar batean, mendian bakarrik bi xakurrekin, 1600 ardi zaintzeko. Krixtoren beroa udan, eta ikaragarriko hotza neguan, ez ginuen haragirik kontserbatzen ahal ere, denak kontserba ontzitatokoko jatekoak jaten nituen, ez zen bertzela egiten ahal.

Zonbat denbora egotu zira han ?

3 urteren buruan berritz Baztanera etorri esposatzeko eta berritz gan ginen nere espos lagunarekin San Franciscora , baratzezaingoa aritu nintzen han 4 urtez... gure bi zaharrenak han sortuak dira.

Ameriketarik lekora zer egin zinuen ?

1974an sartu ginen Euskal Herrira , 6 hilabetez Baionan bizitu ginen , fonderian aritu nintzen lanean. Gero 9 urtez Senperen, Matxinen etxean aritu nintzen eta preseski Senpereko Elizako teilatua orduan berritu ginuen.

Ondotik Barben Bordan berritz artzain muntatu nintzen eta azken 36 urte hauetan Senpere eta Goramendi artean ibilki naiz nere ardiekin.

Ondoko egunak arte Juan Mari eta milesker zure lekukotasuna gurekin partekaturik. Meretzitua duzun erretira goxoa desiratzen dautzugu.

[**Paxkal Irubetagoienak** bildurikako hitzak]

Hiru ziren

Piarres Larzabal, azkaindar et ancien curé de Socoa, a écrit en 1957 la pièce de théâtre « Hiru Ziren », sur les difficultés rencontrées par les bergers basques des Amériques.

Voici le monologue de Pantxo. (Ah quelle vie, tout seul, des brebis, deux chiens et un âne pour amis...)



Pantxo (bakarrik... kafea edanez) : Ah ! Zer bizia !... Bakarrik !... Begien aintzinean bethi mendi borthiz basa... Ardiak, bi zakur eta asto bat lagun... Sekulan ez norbaiten elhe goxo bat... Izan larruraino bustia, eri sukharretan, edo iduzkiez kixkalia, nehor ez urrikalduko denik... Ez igande ez astelehenik... Bakarria denetako : jateko, garbitasun, jostura egite... bethi gauza bera !... Zertarat jin niz ni hunarat ?... Zer zozokeria !... Ha ! Euskal herria !... Ene herria !... Ene etxea ! (Erdi etzanik goxoki kantatzen du.) Sor lekua utziz geroz, Hondikotz ala beharrea... Ah zer kanta !... Nola bihotza jotzen duen ! Orroi-adi bai xoria Herri maiteko berriez, Nere aitez nere amaz, Nigarrez han nik utziez, Mintza hakit aurrhidez eta Mintza lagun on hekiez Mintza nihor ahantzi gabe Maite nintuen guziez. Ah, balakite han ni zer sentimentutan nagon hemen !... Zertarat jin bainaiz ere hunarat ! Zer erhokeria ! Atzo aratsean ardi galduen, ondolik, egun oso ibili-eta, lehertua, kanporatatzat... Be aldean baño goizago ernatzen dituk mendian. (irteten da)

Pantxo (bakarrik kafea hartuaz) : Ah ! Zer bizia auxe !... Bakarrik !... Begien aurrean beti mendi izugarri oyeke... Ardiak, bi zakur eta asto bat lagun. Sekulan ez

norbaiten itz goxo bat. Zaudela larruraino bustia, edo sukharretan eri, edo eguzkiak kixkalia, iñor ere ez errukituko zaizunik... Ez igande, ez astelehen,... Bakarrik denetarako : jateko, garbitasunerako, jostura egiteko... Bethi gauza bera... Zertara etorri naiz ni onera ? Nolako zozokeria ! Ha ! Euskal herria !... Nere herria !... Nere etxea! (Erdi etzanik goxoki kantatzen du.) Sor lekua utziz geroz, Hondikotz ala beharrea... Oh ! Nolako kanta !... Nola biotza jotzen duan ! Orroi-adi bai xoria Herri maiteko berriez, Nere aitez nere amaz, Nigarrez han nik utziez, Mintza hakit aurrhidez eta Mintza lagun on hekiez Mintza nihor ahantzi gabe Maite nintuen guziez. Ah ! Balekite an, ni zer sentimentutan nagon hemen ! Zertara etorri nintzan, ordea, onera ? Nolako erokeria ! Atzo aratsean, ardia galduen ondolik egun osoa ibili ondoren, leertua itzuli nizelarik, ardirik gabe, ha, arrunt burua naasi zaut... Fin gaixto egiterat deliberatua nintzen... Azken letra hor dut oraino !... Orhoitzeko izanen baitu : « Etxeko maiteak, etsiduraz dut fin gaitxo egin... Badakit gaizki egiten dudala, bainan ahalge niz bizitzeko... Ez penarik har... Ez dadiela gazterik jin hunarat... Ez dadiela !... Ah, aita entzun banu ! »

Katherine, d'Est en Ouest, comme le soleil

Katherine est la petite-fille d'un chef de clan chinois, un notable, qui migra de Chine vers Singapour pour encadrer une communauté teochew. Katherine a vécu son enfance dans une grande maison où vivaient trois générations d'une même famille.

Katherine, parlez-nous de Singapour.

Singapour est une petite île de 6 millions d'habitants où trois ethnies cohabitent : Chinois (les plus nombreux), Malais et Indiens. C'est une jeune république, puisque créée en 1965. Singapour est appelée la Suisse d'Asie, allusion à sa prospérité. Le modèle économique est basé sur l'ouverture au commerce international et aux investissements étrangers, une fiscalité attractive, une grande stabilité sociale. Un succès remarquable pour une île qui ne dispose d'aucune ressource naturelle (une partie de l'eau est importée de Malaisie). Il y a très peu de chômage. La protection sociale existe mais est moins développée qu'en France. C'est une démocratie parlementaire « musclée », avec un exécutif puissant. L'administration et tous les services publics fonctionnent superbement. La corruption y est inconnue, contrairement à la plupart des pays voisins. La majorité de la population vit dans des appartements (80 % de propriétaires) en partie subventionnés par l'état. Il y a aussi une minorité de gens extrêmement riches à Singapour. Le système scolaire met l'accent sur la réussite, avec des filières élitistes. Beaucoup de parents font appel à des tuteurs privés pour des cours de soutien. Les personnes âgées restent dans la cellule familiale jusqu'à la fin de leur vie.



Katherine, avant d'arriver en France, quelle a été votre vie ?

J'ai de bons souvenirs de mon enfance ; nous étions une famille privilégiée d'une certaine façon. Dans notre grande maison vivaient environ 35 personnes. Une de mes tantes cuisinait pour le prêtre de la paroisse. À douze ans, j'allais au presbytère pour faire du sport dans le jardin. Baptisée à 6 ans, je suis l'une des 9 conversions réalisées dans la maison par les prêtres missionnaires. Le baptême me donna accès à l'école religieuse. J'ai suivi ma scolarité chez les religieuses de Notre-Dame (Our Lady), au couvent Saint Joseph. Ma famille avait aussi des contacts avec les prêtres de la Mission de France. Mes parents sont croyants et pratiquants, mon père donne la communion lors des célébrations du dimanche, et mon frère anime les rencontres paroissiales en s'occupant de la partie vidéo. J'ai été professeur d'anglais. J'ai connu Gérard venu à Singapour pour son travail en 1981. C'est dans cette ville que nous avons célébré notre mariage.

Et quelle a été votre vie en France ?

Arrivés en 1984 à Paris, nous y avons passé sept ans. Nous avons habité dans le Marais, puis rue de la Michodière, dans le quartier de l'Opéra. Nos enfants étaient scolarisés à l'école Saint-Roch, dans le 1er arrondissement. Il m'a fallu apprendre la langue française. J'ai suivi des cours à l'Alliance Française. J'allais à l'église de la Trinité, dans le quartier de la Madeleine, où et je participais à la préparation des repas pour les SDF. Nous nourrissions 400 d'entre eux ! J'allais aussi à la messe à la paroisse anglophone Saint-Joseph, avenue Hoche. Au début de mon séjour à Paris, j'ai

trouvé que les gens étaient un peu distants et pas toujours très accueillants.

Après un deuxième séjour en Asie, à Singapour, Hongkong, puis enfin Taïwan, nous nous installons définitivement en France en 1996. Nous avons habité à plusieurs adresses à Paris. En 2005, mon mari ayant pris sa retraite, nous débutons une sorte de tour de France qui nous amène d'abord à Loctudy, en Bretagne, pour 3 ans, puis nous nous installons à Sainte-Maxime, où nous restons 7 ans. J'y avais beaucoup d'activités liées à la vie paroissiale. Par exemple, je portais la communion aux personnes âgées des EHPAD. J'ai trouvé assez choquant de constater que les personnes âgées sont parfois abandonnées par leurs familles dans ces établissements. J'ai en mémoire un résident n'ayant reçu aucune visite de sa famille pendant 7 ans.

Enfin, c'est au Pays basque que nous arrivons, d'abord à Briscous dans une ferme, et 3 ans après, à Arcangues. Je crois que depuis que nous sommes mariés, avec Gérard, nous avons déménagé plus de 20 fois.

Être catholique à Singapour et à Arcangues, y a-t-il des différences ?

Katherine : Oui. Singapour est une très grande ville. Les catholiques y sont minoritaires avec environ 8 % de la population (20 % de chrétiens dont 40 % de catholiques). Il y a aussi des taoïstes, des bouddhistes, des musulmans, des hindouistes. Minoritaires, ils adoptent une attitude communautaire : par exemple, à la paroisse Saint-Vincent de Paul, on peut prendre le café ou le petit-déjeuner avant la messe. Après la messe, il y a un buffet dans un local près de l'église. Chacun donne 1 ou 2 euros. L'animation est assurée par l'orchestre des jeunes : guitares, piano, batterie et chants.

La communauté se retrouve à l'occasion du repas de Noël, pour Pâques et la fête paroissiale. Dans certaines paroisses, les offices sont célébrés dans différentes langues : le tagalog, langue maternelle des employées de maison originaires des Philippines, le tamoul, l'anglais et, bien sûr, le chinois. Dans l'ensemble, à Singapour les gens paraissent plus fervents, plus impliqués, et il y a beaucoup de monde dans les églises. Les plus dynamiques sont pleines et ont recours aux moyens de communication les plus modernes.

Qu'est-ce que vous appréciez ici ?

Katherine : Ici les gens qui viennent à l'église sont fervents à cause de la foi, simplement. À Singapour, on prie plutôt pour demander une amélioration de la situation personnelle ou professionnelle, pour avoir plus d'argent, traverser une période difficile, etc. Les prêtres reçoivent beaucoup de lettres (des courriels maintenant) pour leur demander des prières d'intercession en tout genre. J'ai été sensible à l'accueil que j'ai reçu à mon arrivée à Arcangues, dans la communauté catholique. J'ai été invitée à rejoindre le groupe d'étude biblique, le groupe qui anime les messes à l'EPHAD, celui qui s'occupe de l'entretien de l'église. Des personnes se sont proposées pour me véhiculer ici ou là, notamment vers Ahetze et Arbonne pour les messes. Les inconnus que je croise à la messe le dimanche me saluent spontanément. Que ce soit à Singapour, à Paris, en Bretagne, sur la Côte d'Azur ou au Pays basque, une personne animée par la foi en Jésus-Christ trouve son chemin et une communauté. Comme les paysages le long d'une route, c'est toujours différent, mais l'essentiel n'est-il pas de progresser ?

[Propos recueillis par Lionel Landart]



Le témoignage de Marie-Lily



Voici le témoignage de Marie-Lily Louzay, venue du Congo et résidant à Saint-Jean-de-Luz, qui, avec son remarquable optimisme et son sens de la solidarité, a tissé une relation privilégiée entre les habitants et élèves de notre cité avec l'Afrique Congolaise.

Marie-Lily est arrivée en France en 1986, dans le cadre d'une évacuation sanitaire organisée par l'hôpital de Congo Brazzaville. Elle a été transférée à l'hôpital de Bordeaux où il lui a été annoncé qu'il ne lui restait que deux ans à vivre. Elle est restée hospitalisée pendant un an à l'hôpital Pellegrin, avant d'être en convalescence dans la maison de repos « le Beau Lieu », à Cambolles-Bains, pendant un an et demi.

Par la suite, elle est retournée à l'hôpital de Bordeaux où elle s'est mariée, mais elle a fini par se séparer de son conjoint. Malheureusement, sa maladie lui a valu d'être considérée comme victime de sorcellerie à Congo Brazzaville, ce qui a conduit sa famille à la rejeter. Marie-Lily a ensuite rencontré un ami au Pays basque et lui a raconté son histoire. Un jour, alors qu'il regardait un documentaire sur Sept à huit en 2007, il a aperçu des enfants-sorciers à Kinshasa. Comme il connaissait son histoire,

il lui a demandé de regarder. Ce documentaire montrait des images choquantes, et Marie-Lily s'est mise à pleurer et s'est dit qu'elle voulait les aider. Mais comme elle n'avait pas d'argent, elle a alors l'idée de créer une association au Pays basque. En 2008, cette association nommée Afrikeuskadi lui a permis de s'intégrer et de se sentir entourée.

Aujourd'hui, Marie-Lily cultive diverses plantes telles que des cacahuètes, des patates douces, du manioc, du taro, du bissap, des épinards africains et des ignames, dans des jardins pédagogiques près d'Erromardie, pour aider à financer son projet de foyer pour les enfants orphelins. Elle organise régulièrement des vide-greniers et des braderies à Saint-Jean-de-Luz, pour récolter des fonds. La prochaine braderie aura lieu du 2 au 8 octobre 2023. Tous les profits sont versés à l'association humanitaire, en partenariat avec l'association «Codegaz» qui participe au projet « École et eau ».

Marie-Lily travaille en partenariat avec plusieurs établissements, notamment le lycée Saint-Thomas d'Aquin, dans le cadre du projet « Juin solidaire », pour lequel les élèves viennent passer 15 jours dans les jardins et participent à la construction. Elle est également partenaire du collège Sainte-Marie, qui participe à la construction de l'école.

Afin de contribuer à la fin de son projet, Marie-Lily prévoit de se rendre au Congo pour achever la construction du foyer destiné aux enfants orphelins.

Marie-Lily tient à exprimer sa profonde gratitude à la mairie, qui la soutient dans tous ses projets. Elle remercie aussi les parrains, les marraines et les dons venus de toutes parts. Leur contribution est essentielle pour le bien-être et l'épanouissement de ces enfants, et Marie-Lily les remercie chaleureusement.

[Témoignage recueilli par **Jacques Ospital**]

Qui ne connaît pas Luli, de Bayonne à Hendaye, partout où elle peut se mettre à l'écoute ou au service des autres... dans le cadre de son travail, de la catéchèse ou de la vie associative catholique, voire même civile ? C'est dire qu'elle est parfaitement intégrée dans notre Pays basque qu'elle a appris à aimer. Elle nous livre l'histoire de son parcours jusqu'à nous.

C'est l'histoire d'un amour qui dure depuis 30 ans, et qui a vu naître 4 garçons. Je m'appelle Maria-Luz Zugarramurdi et je suis née à Buenos Aires, Argentine, il y a 55 ans. Je suis allée dans une école anglaise, car l'anglais est la langue universelle ! Sauf en France... Grâce à la communauté basque qui s'est installée dans mon pays natal, j'ai connu mon mari à mes 19 ans, quand il a voyagé à Buenos Aires pour rencontrer sa famille basque du côté de sa mère, qui avait émigré dans l'hémisphère sud. Cupidon a fait le reste... Je me suis mariée le 11 décembre 1993 à l'église d'Hendaye, la commune natale de mon mari Christian, sans parler un mot de français ni de basque ! La première année de mariage a été la plus difficile : habiter à Hendaye, en étant originaire d'une grande ville de 14 millions d'habitants, a été un grand défi pour moi ; le silence de la nuit, les magasins fermés à midi, les rues désertes en plein après-midi sont des souvenirs qui me reviennent en évoquant mon installation au Pays Basque.



Luli Zugarramurdi : une histoire d'amour

Je me suis sentie tellement bien accueillie par toute la famille de mon mari, que ces souvenirs font couler une larme sur mes joues... C'est grâce à mes beaux-parents que j'ai commencé à connaître la culture basque. Mes premiers mots en basque ont été ceux appris à la messe car, comme je la connaissais par cœur en espagnol, je comprenais tous les mots ! Le Gure Aita, le saindu, les chants... Quand j'ai découvert l'église d'Hendaye, remplie de monde, illuminée par les bougies la nuit de la veillée pascale, il me semblait vivre dans un rêve.

Donc, la première difficulté que j'ai rencontrée a été celle de la langue. Immédiatement, je me suis inscrite à la Chambre de Commerce de Bayonne et j'ai commencé les cours, de 8h30 à 16h30 tous les jours. C'est enceinte de mon troisième fils, que je suis allée aux cours de AEK pendant deux ans, afin d'apprendre un peu de basque. Tous les garçons ont fait la maternelle en basque sauf Nicolas, le dernier. Ma

belle-mère était la meilleure cuisinière du monde. C'est grâce à elle que j'ai connu les spécialités basques. La communauté paroissiale d'Hendaye et tous ses habitants ont été extraordinaires avec moi. À ma grande surprise, tout le monde se connaissait dans ces petites villes. Mais, la chose la plus extraordinaire du monde a été de former une famille avec cet homme incroyable qui est mon mari. Sa patience, son humour, la gentillesse qu'il avait avec ses parents, son sens du travail m'ont conquise à tout jamais.

Aujourd'hui, je me sens pleinement d'ici. Lors de mon dernier voyage en Argentine, il y a deux ans, je me suis sentie étrangère à Buenos Aires. Je ne peux que remercier ce beau pays et ses habitants pour tout l'amour, l'amitié, et la générosité qu'ils m'ont témoignés depuis tant d'années.

AUPA EUSKAL HERRIA !

[Propos recueillis par **Y. Etcheverry**]

La fierté d'un parcours de vie

Je m'appelle Mourad, j'ai 55 ans et je suis né à Casablanca, au Maroc. J'avais vingt ans, j'étais étudiant en première année à la fac, quand j'ai décidé de quitter ma famille et mon pays. Je suis parti en train, avec un ami, pour l'Angleterre. J'avais économisé 100 euros et ma grand-mère m'avait fait cuire deux poulets. J'ai débarqué à Londres fin juin 1989. Tous les étudiants étaient en vacances et donc impossible de trouver un job d'été ! Nous avons galéré comme SDF pendant un bon mois, dormant n'importe où. Des gens nous ont donné une aide provisoire et nous avons trouvé une petite chambre chez une famille du Bangladesh. N'ayant pas trouvé de boulot, mon ami est parti en France chez sa sœur, et moi, j'ai continué à m'accrocher.

Mon destin a basculé par hasard, par une rencontre dans un bar avec un Monsieur qui cherchait un plongeur. Il m'a vite adopté, m'a présenté sa famille et m'a enseigné comment me conduire dans la société anglaise. Il me disait toujours : « Tu ne seras pas apprécié par tout le monde, mais réfléchis bien sur toi-même pour savoir comment tu dois te comporter ». J'ai toujours gardé ce conseil en tête. Il était aussi collectionneur et, à son contact, j'ai découvert la Culture. J'ai gravi les échelons dans le travail de barman, jusqu'à assurer son remplacement quand il partait en vacances. Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir formé à la vie car, à 21 ans quand on a un peu d'argent, les tentations sont nombreuses. Durant 4 ans, je suis allé dans une école privée tous les jours, pendant ma pause de 15 à 18h, et je n'avais que le dimanche pour me reposer.

J'ai passé cinq ans auprès de lui, puis j'ai eu envie de me tourner vers la restauration. J'ai trouvé un travail d'assistant de cuisine à Wimbledon et j'ai croisé des chefs qui m'ont appris beaucoup de choses. Un an plus tard, je suis devenu chef cuisinier. J'ai changé de restaurant tous les quatre ans, pour continuer à apprendre de nouvelles méthodes culinaires. J'ai rencontré ma femme paloise, venue travailler comme serveuse, et nous avons continué à vivre en Angleterre jusqu'en 2013. Avec deux salaires, nous vivions confortablement.

Après cette longue expérience britannique, j'ai eu envie que ma femme se rapproche de ses parents qui vivaient à Ibaron. Je connaissais bien le Pays Basque où nous venions en vacances 3 fois par an, et je suis tombé amou-

reux des espaces, de la vie de village et de la culture basque. Mon épouse aurait préféré une vie plus citadine, mais elle s'est rangée à mon avis, d'autant qu'elle travaille dans la boutique d'habillement de sa mère, à Saint-Jean-de-Luz. Nous avons eu une fille, qui a neuf ans aujourd'hui et qui suit un enseignement bilingue basque-français. Elle est la plus grande fierté de ma vie. Ma réinsertion professionnelle en France a commencé avec les journées Pole Emploi destinées aux restaurateurs. Mon CV n'était pas très attractif, car toutes mes références étaient en Angleterre, mais j'ai rencontré Georges Sein, le chef de l'Helianthal à Saint-Jean. Nous avons sympathisé car il a longtemps travaillé à Londres. Il a été aussi le second de Ducasse, au Japon, et aussi de Michel Guérard. C'est un grand chef qui m'a beaucoup aidé, mais très difficile sur le travail. Comme il s'agissait de cuisine diététique, j'ai dû recommencer ma carrière au bas de l'échelle, en gagnant moins de deux fois moins qu'à Londres ; mais l'investissement valait la peine. Je m'étais fixé un délai de six mois avant de repartir, mais ça n'a pas été nécessaire. Ensuite, je suis venu à Saint-Pée, au restaurant de la Nivelle, où j'étais libre de créer de nouvelles recettes. J'y suis resté trois ans, avant de rejoindre Gill et Liza au Santiago, deux cuisiniers de métier qui ont travaillé aux États-Unis et en Suisse. De vrais professionnels, des passionnés et, surtout, des gens qui font tout pour que le personnel se sente bien au boulot. Je suis heureux et fier de voir le chemin parcouru depuis 35 ans, depuis le jour où j'ai laissé ma famille avec les deux poulets rôtis de ma grand-mère.



Je n'ai jamais souffert de racisme, mais je suis heureux de pouvoir m'exprimer dans Denak Argian pour dire qu'il ne faut jamais avoir d'a priori sur une personne sans savoir qui elle est, quel chemin elle a parcouru, ni quel est son idéal.

[Propos recueillis par **Jean Sauvaire**]

Vous êtes Basque ?

Je me sens Basque car né à Saint-Pée-sur-Nivelle et locuteur en euskara (langue basque).
On me demande « Philippe Junquas, depuis qu'on vous connaît, le béret semble vissé sur votre occiput, d'où venez-vous ? ».

Je respecte les traditions qui me touchent. Mon père, qui portait le béret, est venu à Saint-Pée en 1947, il était douanier et gascon mais, à la maison, on parlait français d'autant qu'à l'école, tout mot prononcé en « patois » gascon ou en euskara était réprimé et puni. Douanier à « la volante », il surveillait la frontière et, à cette époque, douaniers et contrebandiers se connaissaient tous. Au café, il arrivait qu'ils se mesurent en chansons basques contre gasconnes. Lorsqu'il a pris sa retraite, il a conclu sa carrière par ces mots : « Le métier de douanier est le dernier des métiers », ou bien, « Malheureusement, j'ai passé toute ma vie professionnelle à enquiquiner les gens ».

Après mes études à Bayonne, puis d'agronomie à Paris, j'ai dirigé une exploitation viticole en Gironde avant de revenir à Saint-Pée,

bercé par le souvenir nostalgique de ma mère. Pendant toute sa vie, passée surtout dans des HLM anonymes, elle a conservé l'amour de ce beau village basque et m'en parlait souvent. Mes parents y habitaient une petite maison, mon père faisait son potager et ma mère me racontait son amie Martxeline et le voisin Édouard chez qui elle s'approvisionnait en lait et œufs. Elle avait appris un peu le basque, me l'avait appris aussi et, plus tard, quand je revenais dans la région, je ne manquais pas de venir acheter, dans cette langue, un gâteau basque chez Pereuil. Elle, qui avait des ancêtres Basques, m'a transmis son attachement au Pays, et en 2009, je suis revenu sur les lieux de ma tendre enfance. J'ai pris des cours de basque, me suis inscrit dans une chorale et ai mieux découvert la région en marchant sur les sentiers.

Cette volonté d'intégration m'a même conduit, un temps, à participer au mouvement de la gauche abertzale, mais les jeunes voulaient aller trop vite et trop loin. Je comprends leurs objectifs mais, pour moi, la grande priorité est de sauver la langue car, avec la Culture, elle est en péril. Ainsi, je participe à « l'aide aux leçons » des enfants des écoles primaires et je me suis rendu compte que moins de 50 % des enfants en connaissent seulement quelques mots. Pour sauvegarder définitivement l'euskara en Iparalde (Pays Basque du Nord, côté français), un seul moyen à mon avis : rendre son enseignement obligatoire pour les petits, comme en Hegoalde (Pays Basque du Sud, côté espagnol) où l'euskara est « langue officielle ». Dans ma chorale, la moitié des choristes ne savent pas ce qu'ils chantent, mais ils sont heureux de la richesse des sons et des mélodies. Pour la prière à l'église, la foi est aussi magnifiquement portée par le chant.

Pour moi, les gens venus d'ailleurs ont deux sortes d'objectifs : le premier vise la mer et la montagne, et le deuxième une relation plus profonde avec le pays à travers sa langue, sa culture, son système de valeurs. On me dit que dans mon association de marche Oinez, certains apprécient une initiative originale que j'ai créée, composée de chroniques dénommées « le Basque en marchant ». Les randonnées sont pour moi l'occasion, autant que je peux, d'expliquer à mes camarades venant d'autres régions la signification en euskara et quelques fois la construction des noms rencontrés au hasard des montagnes, collines, sentiers et bords. J'envoie ensuite par mail à tous les membres de l'association un résumé linguistique de la randonnée et sème ainsi, progressivement, une petite graine dans la mesure de mon influence.

À propos du gascon qui était très parlé dans ma famille et qui est en voie de disparition, je l'ai appris pour honorer mes ancêtres et je le chante toujours avec grand plaisir sur ma guitare.

[Propos recueillis par **Jean Sauvaire**]



Olena Honcharova et sa mère Valentyna ont été contraintes d'abandonner leur maison de famille sur la zone du front en 2022, lorsque la gare voisine a été bombardée par les Russes et que des morceaux de rail ont atterri dans leur petit jardin. Jusque-là, elles avaient résisté en vivant à la cave, avec des bougies et des réserves d'eau, malgré la mort de leur voisin.

Olena a 39 ans, et elle est professeur de physiologie et biochimie à l'université de Kherson. Elle a effectué plusieurs missions en France dans le cadre d'échanges d'étudiants, s'intéressant notamment à l'aquaculture. Elle a, en particulier, organisé des échanges entre l'université de Kherson et le lycée agricole Saint-Christophe de Saint-Pée.

Olena, c'est donc pour cette raison que vous avez décidé de vous réfugier dans notre région ?

J'avais invité ma mère à venir avec moi autrefois, pour un bref séjour de travail à Saint-Pée, et elle a été conquise tout simplement parce que des gens qu'elle a croisés lui ont souri spontanément. On n'imagine pas la puissance d'un sourire sur nos cœurs. Nous avons donc décidé de nous installer ici, tant que la paix ne sera pas revenue. Nous avons une autorisation de séjour renouvelable tous les six mois. Grâce à l'hospitalité de Monique Verdendale, l'épouse de l'ancien directeur du lycée, nous avons un toit, mais c'est provisoire car elle doit partir à son tour.

Quelles sont vos ressources ?

Nous cumulons mon salaire de professeur d'université de 260 euros par mois, la retraite de ma mère de 160 euros, et notre indemnité de réfugiées de 300 euros pour deux ; nous devons faire très attention. Heureusement, des gens nous aident, comme Panxika Hernandez, de Saint-Jean-de-Luz,



De l'Ukraine à Saint-Pée-sur-Nivelle

chez qui nous allons deux fois par semaine prendre des cours de français. Grâce à des amis, j'aurai bientôt un emploi avec un petit logement. Des gens de Toulouse aussi, qui étaient venus à Kherson, nous ont aidés dans notre réinsertion. Sans oublier des habitants de Saint-Pée, dont le soutien nous fait chaud au cœur.

Mais vous continuez à travailler pour l'Ukraine ?

Je continue de donner des cours à l'université de Kherson via l'application Zoom, et je reste en relation, par le même moyen, avec mes anciens étudiants qui sont maintenant soldats, pour leur apporter une aide psychologique. Je complète d'ailleurs mes connaissances en la matière, en suivant des cours par internet à l'université de Kiev. Ma mère, pour sa part, tricote des bonnets et des chaussettes, qu'elle envoie chez nous pour les soldats.

Vous allez également publier un livre.

J'ai écrit près de deux cents publications scientifiques, deux ouvrages, et je mets, ici, la dernière main à un dictionnaire explicatif

d'ichtyologie ukrainien-français. Je l'ai commencé là-bas, dans ma cave sous les bombes, et il va être imprimé ce mois de juillet. Il est destiné aux chercheurs et aux pêcheurs de métier ou de loisir.

C'est un gros budget d'imprimer un livre.

Certes, mais j'ai eu de la chance. Il y a beaucoup d'entraide entre les Ukrainiens qui vivent à l'étranger. Un concitoyen, qui travaille aux États-Unis depuis plusieurs années dans un centre de recherche, a obtenu le financement pour l'impression de mon ouvrage.

Vous comptez repartir en Ukraine, une fois la paix revenue ?

Bien sûr. Je continue à étudier, ici, les technologies de l'aquaculture et mon projet est de les ramener ensuite à Kherson, pour les adapter à notre environnement et au fleuve Dniepr. La guerre dans mon pays démontre ce qui est nécessaire et important pour apprécier chaque instant de nos vies !

[Propos recueillis par Jean Sauvaire]

Bretonnes, à St-Jean-de-Luz Ciboure

Tôt le matin, on voyait se presser dans les rues tout un groupe de Bretonnes, toujours bien mises, martelant le sol avec leurs sabots et, le dimanche, portant leurs coiffes. Elles se rendaient en nombre à Ciboure, Socoa ou au quartier Fargeot de Saint-Jean-de-Luz, à l'appel de la sirène pour prendre leur tâche dans les usines de conserve.

En 1917, est implantée la première conserverie par les frères Chancelle, bientôt suivie par d'autres jusqu'à atteindre, en 1950, le nombre de 15 conserveries de poisson, desservies par le port. Les entreprises emploient essentiellement un personnel féminin et se trouvent confrontées à l'insuffisance de main d'œuvre expérimentée locale. Les gérants, majoritairement Bretons, organisent la venue en train de jeunes femmes en provenance de Bretagne ou de Vendée, communément appelées les « Bretonnes ». Celles-ci, munies d'un contrat de travail de 6 mois, n'hésitent pas à se déplacer pour « gagner leur vie » dès que la saison sardinière est terminée chez elles. Il s'agit le plus souvent de jeunes femmes, voire même très jeunes, autour de 16 ans, accompagnées parfois de leur mère.

Le travail est pénible et les ouvrières sont fréquemment appelées à travailler tard le soir, jusqu'à 1 heure et même 2 heures du matin, pour un maigre salaire. « Et puis on montait dans les dortoirs. Il y avait un grand dortoir (jusqu'à 100 personnes).

Chacune avait son lit... des lits de fer.

Il y avait un lavabo mais pas de salle de bains. On pouvait se laver dans le lavabo. On a même dormi dans des séchoirs à thon. » Le travail reprenait à 8 h du matin.

Dans les années 30,
Saint-Jean-de-Luz organisait
des fêtes bretonnes
avec barde breton,
costumes, force binious
et bombardes.
À l'église, pour la semaine
sainte, un prêtre célébrait
une messe en langue celtique.
C'est que les Bretons,
et surtout les Bretonnes,
étaient nombreux
dans notre cité.

Moins nombreux, des Bretons participaient, au port, à la pêche à la sardine, aux côtés de nos pêcheurs locaux. Hélas, un regrettable conflit violent entre les pêcheurs basques et bretons, le 3 novembre 1926, mit fin à cette collabora-

tion qui ne reprendra qu'ultérieurement avec l'aventure de la pêche à Dakar. Ainsi, durant des années, nos cités portuaires basques ont vécu avec la présence d'une forte communauté bretonne apportant sa force de travail, remplissant les usines de ses chants pour se donner du courage et se soutenir mutuellement.

La grâce des jeunes filles bretonnes ne manqua pas de séduire bien des hommes de notre terroir et de nombreux mariages donnèrent lieu à d'étonnantes surprises, avec des épouses dénommées Gloagen, Le Pensec, Priou... s'exprimant en euskara, et d'autres portant patronyme basque berçant leurs enfants en langue celtique.

Le nombre élevé de patronymes bretons que l'on trouve dans nos cités portuaires témoigne de l'intégration de ces gens venus d'ailleurs au profit des activités maritimes et de leurs débouchés.

Ne dit-on pas que, si la mer éloigne les continents, elle rapproche les peuples ?

[Propos recueillis par **Jacques Ospital**]



Koxe Basurco

Un ancien pêcheur témoignait : dans les années 1950/1970,

les pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz – Ciboure, « grâce à un homme actif, dynamique, prévoyant, visionnaire, bien épaulé par un groupe de pêcheurs, entreprirent de monter un système coopératif puissant et organisé, qui a permis à des centaines de marins de vivre de leur métier décentement ».

Cet homme, Koxe (José-Manuel) Basurco, venait du Pays Basque Sud.

Né à Mutriku, le 8 décembre 1920, il est fils d'un pêcheur-mécanicien venu naviguer à Saint-Jean-de-Luz en 1927. « Combattant de la liberté », résistant, Koxe devient lui aussi pêcheur dès 1945, puis mécanicien en 1947, et patron-armateur en 1950. C'est l'époque où les 1200 pêcheurs du port, pauvres, sans moyens financiers, à la merci des mareyeurs-conserveurs-armateurs-encanteurs, lèvent la tête et commencent à s'organiser, à se prendre en charge : ils créent une coopérative d'avitaillement (La Basquaise) en 1945 et prennent progressivement la gestion de l'Encan (criée aux poissons).

En 1950, Koxe Basurco est élu au Syndicat des Marins dont il devient président en 1952. Il impulse une dynamique qui assurera la prospérité du port et la dignité des hommes de la mer. Attaché à l'esprit mutualiste, Koxe se définit lui-même « capitaine entraîneur », rajoutant « qu'un capitaine seul n'est pas une équipe et que celle-ci est constituée des marins pêcheurs navigants ».

Dès 1953, le Syndicat des Marins, à son initiative, crée la coopérative Itsasokoa constituée par l'adhésion personnelle des 1200 pê-



cheurs, apportant chacun une contribution de 100 Francs. Itsasokoa devient le bras armé des pêcheurs solidaires, assurant le monopole du poisson débarqué et les activités du port pour la seule défense des intérêts des pêcheurs.



Devenu président du Comité Local des Pêches, puis président du Comité interprofessionnel du Thon au niveau national, ainsi que vice-président ou membre d'une dizaine d'organismes maritimes, Koxe donne libre cours à son esprit d'entreprise. Face aux réticences des conserveurs est créée la conservatoire coopérative Itsasokoa à Ciboure, puis une autre au Sénégal où il a convaincu la flottille des pêcheurs basques d'aller pêcher le thon à partir de 1956. C'est la grande aventure de la pêche à Dakar, pour laquelle il institue le Baltxan (Partage) entre tous les pêcheurs, construit deux bateaux congélateurs, équipe le port du Sénégal, soutient et défend les pêcheurs contre les intrigues des conserveurs français. Tout cela grâce à la formule coopérative n'agissant que pour le seul bien commun des pêcheurs maîtres de leur destin.

Parallèlement nos marins procèdent, par eux-mêmes, à l'initiative du Syndicat, à l'équipement et la modernisation du port de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure, créent des services mutualistes d'entraide, des centres de formation qui sont innovants et exemplaires. Ainsi les pêcheurs locaux acquièrent un statut, des services, des équipements à nul autre pareil.

Suivre l'itinéraire et les initiatives de Koxe Basurco serait fastidieux, tant celles-ci se déploient jusqu'aux lointaines côtes de l'Océan Indien... Reste la reconnaissance de l'œuvre accomplie par cet homme venu du Guipuzkoa, par l'équipe de marins pêcheurs qu'il a su constituer et qu'il a galvanisée par son charisme et son sens de la solidarité.

En 1968, un arrêt brutal sera mis à ses fonctions au sein du Syndicat des Marins, suite à des manœuvres que bien d'observateurs objectifs regretteront vivement.

Milesker Koxe, témoin et acteur exceptionnel de l'histoire de notre port de 1945 à 1968.

[Propos recueillis par **Jacques Ospital**]

La vie est désormais ici, au Pays Basque,
mais les souvenirs demeurent inoubliables.

C'était il y a bientôt 8 ans...

Samal raconte son départ d'Irak, sa terre natale, du Kurdistan, sa région. C'était le 6 août 2014. Il vivait dans une grande maison, devenue un souvenir douloureux. « Ce soir-là, nous étions chez ma grand-mère, à table. Les cloches de l'église se sont mises à sonner, les Sœurs tapaient aux portes. Il fallait partir ! Partir le plus vite possible. Daesh allait rentrer ! Toute la famille est finalement montée dans la voiture de mon père, un pick-up. Nous étions 13, avec lui, ma mère, ma sœur, mon frère, ma grand-mère, ma tante, mon oncle, partis sans rien ou presque. »

Son père était commerçant. La famille appartenait à la communauté chrétienne du village où, depuis des lustres, cohabitaient en bonne intelligence, musulmans et catholiques. Jusqu'à l'irruption fatidique du groupe islamiste Daesh qui allait s'emparer de l'Irak et de la Syrie, et bouleverser la vie des deux pays. L'instauration d'un État islamiste allait y être proclamée en 2013. Samal et les siens ont néanmoins béni le ciel dans ce torrent d'adversité : « Dans notre communauté, nous étions tous pratiquants. Grâce à Dieu, nous avons pu partir ! Nous avons tout laissé derrière nous », poursuit Samal. « Cette nuit-là, Daesh est arrivé à 4 heures du matin. Nous n'étions plus là. Notre maison allait être vidée, détruite, brûlée... Nous nous sommes dirigés vers la frontière, elle était fermée. Il y avait foule devant nous. Nous nous sommes retrouvés dans un camp où il n'y avait rien. »

LA NOUVELLE VIE

« C'était il y a bientôt 8 ans », rappelle-t-il. C'est au Pays Basque que la famille allait finalement s'installer. C'est à Guéthary, avec l'aide de la paroisse (des associations Saint-Nicolas et Eskualde), que la nouvelle vie de Samal et des siens a pu se réorganiser. Sa tante est décédée en 2019. À tous ceux qui lui demandaient pourquoi elle portait une croix autour du cou, elle répondait qu'elle était née chrétienne et mourrait chrétienne.

L'apprentissage du français a été rapidement organisé au sein d'un noyau de bénévoles. Plus facile bien sûr pour les plus jeunes, qui se sont rapidement familiarisés avec la langue. Le frère de Samal a passé son bac au lycée Louis de Foix à Bayonne, avant de se lancer dans une



licence professionnelle en alternance. Sa sœur, elle, s'est lancée dans un master Com international. Tous deux ont demandé la nationalité française. Samal quant à lui, travaille dans l'aéronautique sur la Côte basque. Le voilà marié depuis peu à une jeune Irakienne réfugiée elle aussi, Rita, originaire d'une autre région du Kurdistan que la sienne. Sa famille est installée à Lyon, où vivent de nombreux Irakiens. Rita qui a vécu à titre de réfugiée, pendant cinq ans et demi en Turquie, souhaite devenir opticienne. Elle se prépare à engager des études à Bordeaux.

REVOIR LE PAYS NATAL

La nostalgie, bien sûr, est au rendez-vous. Comme le dit Samal : « Nous vivions heureux là-bas. Nous ne manquons de rien... ». L'un et l'autre espèrent bien sûr revoir leur pays natal. La vie en Irak n'a pas toujours été un long fleuve tranquille, loin de là. Samal évoque ainsi les huit ans de guerre Irak-Iran, dans les années 80. Le conflit avait fait entre 500 000 et un million de morts... La maison de Rita a résisté, elle est toujours sur pied, contrairement à celle de Samal qui n'est plus que souvenir. Plus que vivace, un souvenir inoubliable.

[Anne-Marie Bordes]

Fêtes de la Foi



Notre paroisse a vécu des rendez-vous festifs lors de nos assemblées du dimanche avec les groupes successifs d'enfants et de jeunes, lors des célébrations de la Première Communion en mai et juin, de la Confirmation et la Profession de Foi en juin. Tout au long de ces dimanches, leur recueillement et leur enthousiasme laissaient se redécouvrir une foi vivante portée par les rites, le choix des chants, la musique, les paroles, les prières, la présence des familles et des catéchistes. Laissons-leur une place dans notre communauté, laissons-nous réveiller par eux.

Rendez-vous d'été

- La **Kermesse paroissiale de la Villa Marie, le dimanche 6 août** : un événement hendayais festif, une journée joyeuse et animée, un temps de rencontres et de retrouvailles avec tant d'estivants et de vacanciers en séjour de repos et de détente dans notre Ville.
- La saison de **musique autour de l'orgue de l'église Saint Vincent**, chaque mardi du mois d'août : une découverte de ce répertoire musical avec des musiciens et solistes réputés et talentueux.

PAROISSE SAINT-JEAN- BAPTISTE DE L'UHABIA

Dimanche 9 juillet, après la messe de 11h dans l'église d'Arcangues, Madame Mano Curutchary, conservatrice des antiquités et objets d'art pour le département 64, donnera une conférence sur le rôle et l'implication du marquis Pierre d'Arcangues dans l'aménagement de l'église Saint Jean-Baptiste. Nous célébrons, cette année, le centenaire de son décès.

Les paroissiens peuvent d'ores et déjà noter les dates d'un pèlerinage à Compostelle, du lundi 1^{er} au samedi 6 avril 2024. Burgos, Leon, Astorga, Compostelle et Oviedo seront les étapes de ce pèlerinage. 50 places de bus seront accessibles. Renseignements à partir de septembre, au presbytère d'Arcangues : **05 59 43 12 65**.

Les beaux jours de l'été voient nos églises être visitées par les premiers touristes : nous leur souhaitons un temps de découverte et de repos parmi nous !

Avec la Mission Anuncio, « Faire connaître le Christ toujours et partout »

Au cœur de l'été, du 22 au 29 juillet, une mission d'annonce de l'Évangile se déroulera dans notre paroisse et, principalement, au quartier de la Plage. Cette semaine missionnaire, lancée à Pau pour tout le Sud-Ouest, rassemblera des jeunes, envoyés à témoigner leur joie d'être chrétien dans l'espace public.

AVEC LA MISSION

Cette semaine sera, en particulier, un temps de rencontres improvisées avec toutes les personnes amenées à les croiser, les écouter, les interroger et aussi à prier avec eux. Cette mission explicite d'annonce de la foi est nécessaire et urgente, dans le processus marquant du décrochage religieux actuel. Elle s'adresse aux non-croyants comme aux croyants, aux baptisés comme à ceux éloignés de l'Église ou qui ne connaissent pas le Christ. Cette démarche participe aussi à donner une raison d'espérer, car se manifeste ici et là une vitalité de la foi. C'est un appel pour tous à retrouver de la spiritualité, à partager nos convic-

tions et dire comment l'amour de Dieu est à l'œuvre dans nos vies. C'est pour notre Église paroissiale faire l'expérience durant ces journées d'une communauté vivante au cours de ces échanges, de la convivialité, de la prière et la louange qui nous seront proposés de partager avec eux.

EN PAROISSE

Tout au long de l'année, des propositions de découverte, comme d'approfondissement, de la foi chrétienne sont en cours dans notre paroisse : les sessions de Parcours Alpha, les groupes de lecture de la parole de Dieu ou les temps de prière. Ainsi, chaque chrétien est



invité sur place à une rencontre transformante avec le Christ, à être témoin à son tour de l'amour de Dieu à chaque moment de la vie. Que cette mission procure un souffle nouveau et bienfaisant à notre communauté ! Pour ces jeunes accueillis ici, cette aventure missionnaire se poursuivra jusqu'aux JMJ de Lisbonne, du 30 juillet au 7 août, avec le Pape François.

[G. Ponticq]

PAROISSE SAINT-PIERRE DE L'OCÉAN

L'Abbé Louis-Marie Dupin « Le couteau suisse de la paroisse »



Me présenter, quelle drôle d'idée ! Je crois que c'est l'abbé RS Fournié qui a trouvé la présentation la plus circonsrite : « C'est le couteau suisse de la paroisse ». Et je me reconnais aisément comme un touche-à-tout assez débrouillard, mais spécialisé en rien. Et mon parcours correspond bien à cette définition :

- Chef scout en master de mécanique qui rentre au séminaire.
- Séminariste traditionaliste qui devient séminariste diocésain pour devenir « un prêtre pour tous » et non uniquement un prêtre pour « ceux qui pensent comme lui ».
- Puis un parcours hétéroclite : faculté de bordeaux pour la mécanique, le Bon Pasteur pour la philosophie, les dominicains de Rome pour la théologie, et l'Opus Dei de Pampelune pour la sociologie sur la famille et le mariage.

Séminariste en stage à Bayonne avec l'abbé de F. de Mesmay, puis à Navarrenx où je m'occupais du catéchisme, j'ai enfin atterri à Pau, ma ville natale, où pendant 8 ans, l'abbé Dufau m'a pris sous son aile comme séminariste, diacre, puis prêtre. Le temps passé ensemble et l'amitié qui nous unit désormais font de lui mon mentor. En me faisant partager tous ses apostolats, il m'a patiemment appris à aimer nos paroissiens : à l'écoute de leurs demandes et critiques, attentif à leurs préoccupations et disponible pour leurs besoins. La communauté catholique de

Pau est très dynamique, elle veut vivre et témoigner de sa foi et participer activement à la vie de son église. Elle aime ses prêtres, et beaucoup de fidèles ont une vraie relation d'amitié avec eux. Pour eux, nous ne sommes pas seulement des prêtres, mais des amis qui leur apportent Dieu. Cette am-

biance générale a permis un grand dynamisme pastoral sur la paroisse et la mise en place des coordinations entre établissements scolaires, autant privés que publics. J'ai eu le privilège de participer à la mise en place de ces coordinations pour le primaire et les lycées : les établissements mettent en commun leurs ressources et leurs talents pour préparer ensemble, des retraites, des célébrations communes, des formations ou des soirées. Il y a quelque temps, je vous aurais dit que ma passion c'est le bricolage, maintenant c'est de vivre avec nos paroissiens, partager leurs activités et connaître leurs familles, tandis que le bricolage n'est plus qu'une façon de leur rendre service ! Aumônier de l'établissement St-Maur, je suis heureux de passer une journée entière par semaine avec eux, d'accompagner les différents groupes, de déjeuner avec les élèves et de discuter avec les professeurs qui sont deve-

nus des amis. C'est un petit établissement qui possède un petit côté familial, et c'est une joie de voir les jeunes partager leur foi avec fierté. En primaire, sur 50 inscrits au catéchisme, 15 sont catéchumènes, recrutés dans la cour par leurs camarades ! Et maintenant que je quitte Pau pour aller à Saint-Jean-de-Luz, je comprends toutes ces familles qui quittent Pau en pleurant en espérant y revenir un jour.

J'avoue qu'il m'est un peu difficile de me projeter sur la côte Basque pour l'instant, car je ne sais pas exactement ce que j'y ferai. Comme tout vicaire, je participerai à la vie de la paroisse avec les baptêmes, les préparations au mariage et les obsèques, mais comme prêtre accompagnateur des Équipes Notre Dame, je serai heureux de pouvoir monter une ou deux équipes de couples sur la paroisse. Enfin, l'évêque m'a parlé des aumôneries de Saint-Jean, j'espère pouvoir passer du temps avec elles, découvrir leur façon de faire, collaborer avec leurs animateurs et essayer de les accompagner autant que je le pourrai. J'avoue que le plus difficile sera de faire abstraction de ce que je faisais à Pau, pour me laisser former par les Luziens, afin de devenir le prêtre qui leur correspond, celui dont ils ont besoin.

Jean Larregain, évêque, missionnaire basque en Chine

le quai de la gare de Saint-Jean-de-Luz, sauf le père et le plus jeune des enfants qui sont décédés. Il ne peut s'attarder, et rejoint à Paris son poste de représentant des 7 missions de la Chine, avant de devenir également Économe du séminaire des Missions Étrangères.

Le 13 juin 1939, à Rome, il est nommé évêque titulaire d'Arycanda et vicaire apostolique de Yunnanfu par Pie XII. Il est retenu en France par le déclenchement des hostilités. Le 12 novembre, dans l'église de Saint-Pée, une messe solennelle est organisée à son intention avec deux évêques basques et le supérieur général de la Société des Missions Étrangères. Les trois galeries sont pleines d'hommes sur deux rangs. La nef est comble des mantilles noires des femmes, et des blanches portées par les jeunes filles. Une vieille dame, après avoir bien observé les rites, s'apitoie : « Ce pauvre homme, depuis qu'il est évêque il ne peut plus s'habiller tout seul, il a besoin d'un servent même pour enfiler ses chaussettes ». Il porte la crosse épiscopale offerte par les habitants de Saint-Pée. À Rome, il a bien précisé que cette crosse devait revenir à son village à son décès. Le nouvel évêque n'arrive à Kunming en Chine, que le 7 janvier 1940. Il mourra de la fièvre typhoïde deux ans plus tard, le 2 mai 1942 à l'âge de 54 ans. La Chine est en pleine tourmente communiste avec ses pillages et ses exécutions de masse, mais on ne sait comment, la crosse revient à Saint-Pée où elle est conservée au presbytère.

Elle comporte huit figurines, quatre de chaque côté. Elles identifient Jean Larregain : les armoiries du Pape Pie XII rappellent son appartenance à l'Église catholique, celles des Missions étran-

gères, là où il sert, celles du Pays basque et de Saint-Pée, d'où il vient. Au centre, le dessin sur ivoire de l'église paroissiale. Sur l'autre face, saint Jean, le patron de l'évêque, saint François-Xavier et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, les patrons des missions, et Saint Pierre, le patron de l'église paroissiale. Au centre, une autre vue de l'église paroissiale.

Sur la poignée en ivoire : « Sempertarrek beren heritarari » : les habitants de Saint Pée à leur compatriote, les armoiries épiscopales : « Larregainetan nere artaldeia », mon troupeau est sur les hautes terres, « Non sibi sed gregi », non pour soi mais pour les autres. Sur l'écusson, le soleil symbole du Christ sur les hautes terres, les armes du Labourd, la province de l'évêque. Une remarque : la Vierge Marie ne figure pas sur la crosse.

Source : le livre de Pierre Dokbêlar : « Jean Larregain, évêque, missionnaire basque en Chine » [Jean Sauvair]

La crosse épiscopale de Jean Larregain, conservée à Saint-Pée.



Jean Larregain est né à Saint-Pée en 1888, ce village de 2500 habitants dont on appelait les habitants « belaun buru handiak », les gros genoux. Son père était Ganix, le boucher, et sa mère Gaxina, la couturière. Il était l'aîné de neuf enfants. Enfant de chœur, il se levait volontiers pour la messe de 6h30 et accompagnait le prêtre pour donner la communion aux vieillards et aux malades des quartiers éloignés. Il aimait ces marches silencieuses à travers la campagne. Il agitant sa clochette dès qu'il voyait un paysan. Celui-ci arrêtait aussitôt son attelage avant de s'agenouiller. Dès sa communion, il parle à sa mère de sa vocation et entre au collège d'Hasparren en 1900, avant de poursuivre ses études à Larressore. Lorsqu'il décide de devenir missionnaire, il se heurte à l'opposition de ses parents ; prêtre, oui, mais pas chez les « sauvages » ! Il poursuit ses études au grand séminaire de Bayonne, puis celui de Nay, dans le contexte des luttes immobilières entre l'État et l'Église après la loi de 1905. En 1907, il demande à s'inscrire au séminaire des Missions Étrangères. L'opposition familiale ne désarme pas. Il fait donc semblant de faire sa rentrée à Nay, puis de là, prend un train pour Paris, mettant ainsi ses parents devant le fait accompli. En 1913, il est ordonné prêtre et part pour la Chine à Kweichow, avec 14 camarades de promotion. Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé sur place et sert comme sergent à Pékin, pour le recrutement et l'instruction des coolies qui doivent aller travailler en France. Après le chinois du Sud, il apprend celui du Nord. Les Chinois l'appellent Kan, qui signifie « doux et agréable ». En 1919, il est rappelé à Paris. Il retrouve à Saint-Pée sa famille qu'il n'a pas revue depuis 16 ans. Ils sont tous là, sur



Nathalie de Serbie et les fonts baptismaux de Bidart



Nathalie de Serbie.

LES FONTS BAPTISMAUX

Les fonts baptismaux de l'église Notre-Dame-de-l'Assomption de Bidart datent de 1902 et ont été offerts par la reine Nathalie de Serbie. Ils avaient été dessinés par la princesse Ghika Note, sœur de Nathalie de Serbie, réfugiée à Bidart, qui offrit l'objet au début du XX^e siècle. Ils sont visibles au fond de l'église, à gauche. Il s'agit d'un triptyque, dans le style byzantin, dont la peinture centrale symbolise la grâce du baptême. Celle-ci est entourée par des représentations : à gauche, de Jeanne d'Arc et, à droite, de Saint Louis. Le bandeau représente deux scènes : à gauche, un cortège de baptêmes (décor inspiré de la chapelle d'Uronea) et, à droite, les différents âges de la vie (enfance, jeunesse, maturité d'un couple et vieillesse) sont symbolisés. La cuve est en marbre et le couvercle en métal martelé, les panneaux de fond en bois gravé, peint et doré.

UNE RÉFUGIÉE ROYALE

Nathalie Kechko est née à Florence, au milieu du XIX^e siècle, d'un officier de l'armée impériale russe et d'une princesse roumaine. Lorsqu'en 1875 elle épouse Milan Obrénoitch, prince de Serbie, elle croit vivre un conte de fée. Elle a tout juste 16 ans et son mariage vient de la consacrer princesse de Serbie. Milan est fort et volontaire. La Serbie vient de connaître une période de troubles sous la domination turque et cherche à construire son indépendance. Elle sait qu'auprès de lui la vie ne sera qu'une suite de conflits et de guerres. Ces défaites successives rendent Milan Obrénoitch de plus en plus irascible. Son autoritarisme et ses nombreuses infidélités bouleversent la pieuse Nathalie qui se réfugie dans la prière, ne trouvant la paix qu'à l'intérieur de la chapelle orthodoxe du palais. La venue au monde, en 1886, du prince héritier Alexandre, ne réussira pas à consolider le couple.

Nathalie s'éloigne du palais, fuyant les humiliations, voyageant à travers l'Europe... Sa sœur, la Princesse Eugénie Ghika, a acheté quelques

années plus tôt le « Castel Biarritz », à Bidart. En cette fin de siècle, le château est un haut lieu de festivités nocturnes où se côtoie tout ce que l'Europe compte de têtes couronnées, parmi lesquelles la Reine Victoria, Georges V, Frederika de Hanovre... Nathalie oublie là les tracas de la cour, s'étourdissant dans un tourbillon de mondanités. Elle amène avec elle son fils, qui aime cette côte atlantique.

Milan fait enlever Alexandre qui a à peine onze ans. Certes, depuis 1888, leurs querelles sont de notoriété publique, et Nathalie sent bien que quelque chose se trame. Elle l'apprendra en recevant cette terrible missive lui signifiant que le roi a fait prononcer leur divorce par le Métropolitain.

Elle ne rentrera à Belgrade qu'un an plus tard, lorsque sa cruauté, son autoritarisme et sa corruption obligeront Milan à abdiquer en faveur de leur fils, en 1889. Alexandre est désormais roi, et Nathalie espère enfin le retrouver. Mais, Milan est resté dans l'ombre, et l'enfant subit le cruel ascendant de son père. Elle ne l'approchera que très peu, éloignée de lui par une cour zélée ne lui reconnaissant plus aucun titre. Nathalie se révolte. Très peu soutenue, elle sera expulsée de Serbie en 1891. Elle se battra pendant trois ans, et obtiendra finalement l'annulation de son divorce. La tête haute, elle rentre à Belgrade pour découvrir que son fils s'est définitivement éloigné d'elle.

C'est peut-être à cet instant qu'elle organise véritablement sa vie à Bidart. Elle rachète le castel et le transforme à l'image de son palais de Serbie, gardant ainsi la nostalgie d'un pays qu'elle ne reverra sans doute jamais plus. Elle le baptise « Sacchino », de l'affectueux surnom qu'elle donne à son fils. Généreuse, elle habille

et nourrit les enfants pauvres, avec autant de cœur qu'elle donne de somptueuses fêtes mondaines, plus réussies les unes que les autres. Ses largesses profitent, à plus d'un titre, aux habitants de Bidart.

C'est à Sacchino également, que le roi Alexandre fait la connaissance de la dame d'honneur de Nathalie de Serbie, Draga Maschine, dont la rare beauté fit sur lui la plus vive impression. En 1900, sa mère s'oppose vivement à leur mariage, car Draga n'a pas de sang royal. Le roi Alexandre la bannit de Serbie pour son opposition. L'ex-roi Milan reprend, lui aussi, le chemin de l'exil. L'idylle, commencée à Biarritz, se termine par un mariage et se finira, tragiquement, par l'assassinat des deux époux dans leur palais de Belgrade, dans la nuit du 11 juin 1903. Ayant fréquenté le célèbre Abbé Gaston Larre et son cousin l'Abbé Soulange-Bodin, la reine se convertit au catholicisme en 1902, puisque l'Église orthodoxe l'avait déçue. En souvenir, elle offre à l'église de Bidart ses fonts baptismaux de style oriental. Elle est la marraine d'enfants de Bidart, baptisés Alexandre ou Nathalie. Elle se consacrera désormais à des œuvres de bienfaisance, fondant une maison pour jeunes filles et un ouvroir rue de la Fontaine, recevant ses amis et conseillers. À Biarritz et dans toute la région, elle était entourée de la sympathie et du respect que méritaient sa simplicité, sa dignité et sa grande bonté. Jusqu'à la guerre de 1914/18, elle ne quitte plus Sacchino et se réfugie ensuite à Paris, chez les Dames de Sion, où elle décédera en mai 1941.

Natalija Obrenovi'c a écrit ses *Mémoires*, conservés dans les archives du Vatican, qui n'ont pas été publiés.

[Michelle de Prévaux]



SENPEREKO BEGIAK
OPTICIEN LUNETIER
Saint-Pée-sur-Nivelle
05 59 54 57 59

Duhart
Déménagements - Garde Meubles
3, rue Joseph Garat
64500 Saint-Jean-de-Luz
05 59 26 04 06
duhart.demenagement@orange.fr

**École Bilingue
Saint François Xavier**
San Frantses Xabier · Elebidun Eskola
64122 URRUGNE · URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr

**Boucherie
DES
FAMILLES**
CASA
TEL : 05 59 26 03 69
23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriesdesfamilles64@gmail.com



GARAGE ANTAO
**Réparations
toutes marques**
Carrosserie · Peinture
Train avant
Pneumatiques
Climatisation
Véhicules de prêt
Cartes grises et plaques



Vente neuf · Occasions toutes marques
RD 918 · ZAC de Lizardia · 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
05 59 54 10 20 · www.garage-renault-antao.com

**SAINTE FAMILLE
D'URQUIJO**
Projets artistiques et culturels
École numérique
Apprentissage de l'anglais
classes européennes · Dispositif ULIS



Urtiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue,
bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

05 59 26 06 22 · saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
11, rue Marcel Hiribarren · 64500 **Saint-Jean-de-Luz**

www.urquijo.fr



Collège Sainte Marie
Doña Maria Kolegioa
Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs · Dispositif Ulis
Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) · basque en option
Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
Option bilangue dès la 6^e

05 59 26 20 35 · secretariat@clgsaintemarie.fr
30, rue Saint-Jacques · 64500 **Saint-Jean-de-Luz**



**COLLEGE-LYCEE PRIVES
SAINT THOMAS D'AQUIN**
10, rue Biscarbidea · 64500 **Saint-Jean-de-Luz**
Tél. **05 59 51 32 50**
contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr

ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58
MATERNELLE ET PRIMAIRE
Chemin Ibarbidea · 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRET XEA KOLEGIOA
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE · SENPERE
Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e
LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL
LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS
SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS



05 59 54 13 30
college.arretxea@gmail.com




COCLICO
Les fleurs qui colorent la vie
Deuil · Mariage · Compositions florales
Vente à distance · Livraison à domicile
Interflora · Florajet
29, bd Général de Gaulle · 64700 Hendaye
contact@coclico64.fr · 05 59 20 14 00 · 06 89 14 61 59

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30

IMPRIMERIE
DARGAINS
1899
L'Artisan
qui fait bonne impression
SAINT-JEAN-DE-LUZ
6, rue du Maréchal-Harispe
• T. 05 59 26 04 35 •
www.imprimeriedargains.fr

Gaufrage
Marquage à chaud
Letterpress

